



Bibracte une ville gauloise sur le mont Beuvray

Danièle Bertin, Jean-Paul Guillaumet

► To cite this version:

Danièle Bertin, Jean-Paul Guillaumet. Bibracte une ville gauloise sur le mont Beuvray. Éditions d'art et d'histoire, 1982. <hal-03367677>

HAL Id: hal-03367677

<https://hal.science/hal-03367677v1>

Submitted on 15 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

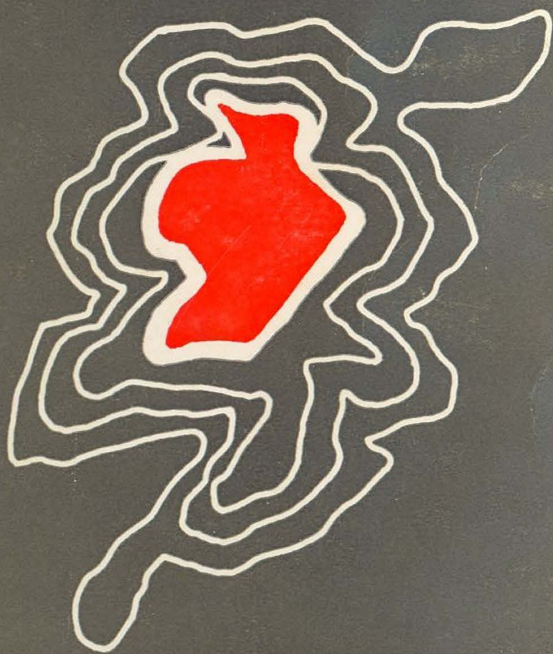
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

BIBRACTE

Une ville gauloise
sur le Mont Beuvray



Danièle BERTIN

Jean-Paul GUILLAUMET



*Sau fils
Jean Paul*

BIBRACTE

Une ville gauloise sur le Mont Beuvray

accompagné d'un guide
et de circuits-promenades

Mit einer deutschen Zusammenfassung
With a Summary in English

Danièle BERTIN

Jean-Paul GUILLAUMET
A. R. au C.N.R.S.

1982

SOMMAIRE

	PAGES
INTRODUCTION : BIBRACTE, AUTUN	3
I. LE MONT BEUVRAY : DESCRIPTION ..	5 à 8
II. LES ÉDUENS	9 à 18
III. LE MONT BEUVRAY : L'EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE	19 à 39
IV. BIBRACTE, OPPIDUM PRINCIPAL DES ÉDUENS	40 à 49
V. LE MONT BEUVRAY APRÈS BIBRACTE	50 à 54
VI. LE SITE ACTUEL ET SA VISITE	55 à 60
VII. CIRCUITS, PROMENADES, ACCÈS, HÉBERGEMENTS, DIVERS	61 à 68
VIII. BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	69 à 70
IX. DEUTSCHEN ZUSAMMENFASSUNG ...	71 à 74
X. SUMARY IN ENGLISH	75 à 78

INTRODUCTION

BIBRACTE, AUTUN, la ville gauloise et la ville gallo-romaine.

L'une s'est éteinte de la conquête de la Gaule, l'autre en est née. Elles se sont succédées à la charnière de temps historiques auxquels on donne des noms différents par commodité, mais elles ont logé l'une et l'autre les mêmes hommes.

Bibracte est entrée dans l'Histoire écrite, en - 58, ayant déjà un long passé derrière elle. Autun n'y entre que vers + 25 ; elle n'a alors que quelques dizaines d'années d'existence – on ne connaît pas la date précise de sa fondation –, mais elle a définitivement remplacé Bibracte. Son nom, Augustodunum, qui deviendra Autun, elle le tient d'Auguste, l'Empereur, suivi de « dunum », toponyme gaulois qui signifie ville-forteresse. Elle est la ville nouvelle, le produit de la technique – voire de la technocratie – et de l'urbanisme romains appliqués de façon systématique pour créer la « deuxième ville des Gaules » à partir de rien. Il n'y aurait cependant pas eu Autun là où elle est, s'il n'y avait eu Bibracte sur le Mont Beuvray. Qu'était donc Bibracte pour justifier la création d'une si puissante rivale, et qu'en reste-t-il ? On peut approcher de la vérité en étudiant les fouilles et les trouvailles anciennes avec les méthodes de l'archéologie contemporaine, et confronter les résultats obtenus avec ceux recueillis sur des sites comparables et fouillés récemment. On peut aussi faire appel aux textes antiques, mais avec beaucoup moins de profit. Seuls les « Commentaires » de César sur la Guerre des Gaules font mention très succinctement de Bibracte, mais toutefois de façon déterminante.

Pour l'archéologue, Bibracte est synonyme de la dernière période de l'époque gauloise – le 1^{er} siècle avant J.-C. – période bien caractérisée d'une civilisation originale qui évolue depuis plusieurs siècles. On trouvera dans ce guide un résumé de ce qu'il est possible de dire actuellement de Bibracte à la lumière des études en cours sur ce site et sur ceux de la même époque.

Le Mont Beuvray et le Haut Morvan. Délimitation de la courbe des 700 m. et des accès au sommet du Beuvray. Carte I.G.N. au 1/50.000^e.



I – LE MONT BEUVRAY

SITUATION

Ce n'est pas par hasard que Bibracte est située sur le Mont Beuvray ; le site offre un certain nombre d'avantages déterminants, dont le plus important est sans doute sa position.

Du Haut Morvan, qui culmine au Haut-Folin à 901 m., le Beuvray est le seul sommet nettement détaché. En l'observant depuis la route qui le contourne, au flanc des collines voisines, il est aisé de constater combien le mont est décollé et séparé du reste du massif, encerclé par de larges gorges. Sa masse aux formes lourdes et molles que contredit la rudesse des versants, se termine par une plateforme élevée (750 à 820 m.) dont l'altitude permet de bien voir les alentours ; l'isolement du mont et la vigueur de ses pentes fournissent la base d'une protection efficace.

Dans ses flancs, des entailles abruptes laissent échapper les ruisseaux de la Come-Chaudron, de l'Écluse, de la Fontaine Saint-Pierre, de Malvaux et de la Fontaine Saint-Martin. Des sources aménagées en fontaines jaillissent partout sur le plateau, comme dans tout le Morvan. C'est entre 700 et 750 m. d'altitude qu'elles sont les plus nombreuses et les plus abondantes.

Le Haut-Folin, le Prenelay et le Mont-Beuvray occupent le centre des trois aires hydrographiques du Morvan « Château d'eau de la France » ; au Nord, l'Yonne surgit à quelques kilomètres de Bibracte, le Serein, l'Armançon et la Cure arrosent le bassin de la Seine. A l'Ouest, l'Aron, la Cressone et la Somme se jettent directement dans la Loire. Au Sud, le Ternin, le Méchet et quantité d'autres ruisseaux rejoignent l'Arroux, dont la vallée limite le massif à l'Est, en le longeant jusqu'à la Loire.

Enfin deux affluents de l'Arroux, le Méchet et le Mévrin permettent depuis le Beuvray d'accéder facilement au bassin de la Saône, et, par là de gagner la vallée du Rhône.

GÉOLOGIE

Le Morvan, vaste bastion cristallin, situé au Sud-Est du Bassin Parisien, se compose de trois parties : deux massifs cristallins à granit et gneiss, celui de Luz y, au Sud, et celui des Settons-Chastellux, au Nord, séparés par un vaste faisceau synclinal. Ce dernier, de direction générale Nord-Est, Sud-Ouest, est écorné dans sa partie Sud-Est par le bassin d'Autun. Cette création

viséenne (325 à 340 millions d'années, début du Carbonifère), est un dépôt marin où un volcanisme éruptif a créé le Mont-Beuvray, tandis qu'un volcanisme de fissure a donné des parties de roche plus dure, telle la Pierre-de-la-Wivre.

Un aplanissement important lors du Crétacé, l'érosion naturelle, sans glacier mais violente, par les gels et les dégels lors des périodes froides du Quaternaire, ont formé son relief actuel.

Les prospections récentes et l'étude de la toponymie ont permis de découvrir un certain nombre de gisements miniers, dont une partie a été exploitée dans l'Antiquité, comme nous le prouvent les restes de minerai et les traces d'exploitation trouvés à Champ-Robert et à Argentolle. Il est difficile, actuellement, de dénombrer ces gisements car les meilleurs et les plus facilement exploitables, ont sans doute disparu complètement, détruits par une extraction systématique.

Dans les abords immédiats et dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres au maximum, on trouve du fer, du plomb argentifère, de l'or, du manganèse et de l'oxyde de fer, qui servent à la fabrication des colorants pour le cuir, les tissus, les laines et les céramiques, du mica utilisé en poudre pour le lustrage de la céramique, de l'argile, du kaolin, du marbre.

CLIMAT

A propos de Bibracte, on a souvent parlé d'une façon très exagérée de la rigueur du climat du Mont-Beuvray. Deux stations météorologiques proches livrent des chiffres précis sur le climat actuel du Beuvray : ce sont celles de Château-Chinon, à 605 m. d'altitude et du Haut-Folin à 800 m. environ. Il ressort des observations que le Haut-Morvan possède un climat montagnard avec des étés chauds et secs coupés d'orages d'une durée normale. La pluviosité importante pendant l'automne et l'hiver met la moyenne des précipitations annuelles entre 1.000 et 2.000 mm., alors qu'elle n'atteint pas 700 mm. dans les plaines périphériques. Le gel y est précoce et le brouillard fréquent dans les fonds. Sur 10 ans, il y eut chaque année de 9 à 55 jours de neige. Nous avons ici les caractéristiques du climat continental corrigées par l'altitude et par la prédominance des vents d'Ouest.

VÉGÉTATION

La végétation du Morvan s'est considérablement modifiée depuis cent ans. La plantation systématique de conifères, la disparition de la population et de ses cultures vivrières, donnent maintenant, surtout l'hiver, une impression de pauvreté et de désert humain.

Cependant, à l'époque des premières fouilles au XIX^e, et déjà de la carte de Cassini en 1763, la situation était bien différente, le seul grand massif forestier étant le Folin ; les petites croupes dénudées servaient de pâtures, les pentes étaient boisées ou accueillait de belles châtaigneraies qui ne sont plus maintenant, que taillis et bosquets. Le fond de la vallée offrait des pâtures et des champs.

Sur le Beuvray, ainsi que nous l'apprennent les photos et les textes du siècle dernier, seules les très fortes pentes étaient couvertes de bois ; le sommet portait à peine quelques parties boisées – le Porrey, le Petit Bois –. Tout le reste était en chaumes où paissait le bétail – le Parc aux Chevaux, la Come Chaudron, Le Teureau de la Wivre, La Roche Salvée – ou cultivé en quelques champs.

Ces paragraphes esquissés sur le climat et la végétation ne pourront être développés avec certitude pour la période antique, que lorsque de nouvelles fouilles auront permis la réalisation de prélèvements et d'analyses.

VOIES DE COMMUNICATION

Actuellement, les grandes routes évitent le Beuvray et aucun axe important ne le franchit.

Cependant, son accès est assez aisé et les nombreuses vallées qui l'entourent desservent bien le pays avoisinant. Ses flancs sont sillonnés de nombreux sentiers dont certains occupent l'emplacement de voies gauloises. Des Grandes Portes, un chemin descend vers Petiton, le Foulon, puis, par la vallée de la Dragne, rejoint Moulins-Engilbert et le pays nivernais, cependant qu'un second, nommé « Chemin des Foires du Beuvray », suit l'Arroux par les crêtes pour atteindre le Forez. Passé la Porte du Rebout, un chemin mène au col de Glandure ou Croix du Rebout, traverse cette annexe privilégiée de l'*oppidum* et poursuit par le Méchet sur Alise et Langres. Sous la Chaume, le « Plat aux Jours » descend vers Montmoret, où une voie importante est encore signalée par Cassini au XVIII^e siècle. Cette traverse, par la vallée de la Braconne et du Mevrin ouvre le Morvan à la riche vallée de la Saône.

Le chemin de Malvaux, sous la Terrasse, taillé dans le roc, rejoint Petiton et les axes nivernais.

Le chemin de l'Écluse dévale, face au Haut-Folin, vers les sources de l'Yonne. Il ouvre, par sa traversée Nord-Sud du massif, les portes du Bassin Parisien.

LES LIEUX-DITS

Les lieux-dits, que nous retrouvons sur les cartes actuelles et sur les cadastres, sont de création récente et n'apportent aucun renseignement sur les périodes antiques. Certains méritent une explication : ainsi le Parc aux Chevaux, désigne l'emplacement où les paysans laissaient leurs chevaux pendant les foires jusqu'au début du siècle.

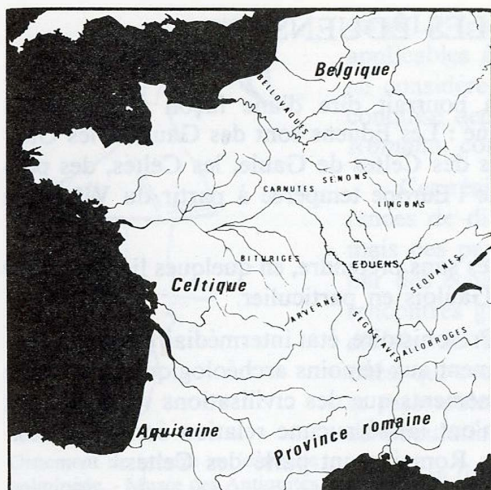
L'Écluse rappelle l'existence d'un moulin au Moyen-Age.

La Place aux Laidés est une corruption de « Lade » elle-même abréviation de Lazare.

La Pierre de la Wivre, tient son nom du serpent fabuleux appelé Vivre ou Vouivre selon les régions. La Wivre possède un trésor qu'elle garde jalousement dans son antre souterrain fermé par la pierre qui porte son nom.

Le Pas de l'Ane, évoque le compagnon de Saint-Martin.

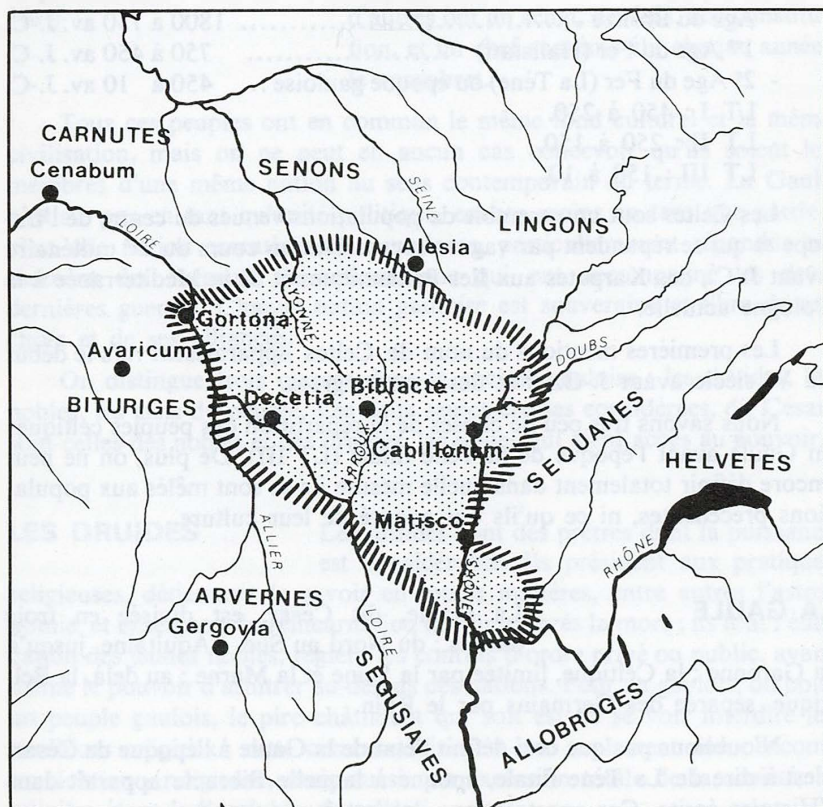
Les autres toponymes du site, ou bien ne présentent rien de particulier, ou bien restent inexpliqués.



Les Eduens et leurs alliés, les peuples voisins, au temps de César.



Le pays éduen à la même époque.



II. LES ÉDUENS

CELTES ET GAULOIS

On pourrait dire d'une façon très schématique : Les Eduens sont des Gaulois, les Gaulois des Celtes de Gaule, les Celtes, des peuples qui s'installent dans toute l'Europe tempérée à partir du VI^e siècle avant J.-C.

Précisons un peu les choses sans prétendre, en quelques lignes, traiter des Celtes en général et des Gaulois en particulier.

Nous sommes ici dans la Protohistoire, état intermédiaire entre la Préhistoire et l'Histoire. Parallèlement aux témoins archéologiques, on étudie pour cette période, les renseignements que des civilisations voisines nous ont apportés de peuples qui n'ont laissé aucune relation écrite sur eux-mêmes. Ainsi, les Grecs et les Romains ont parlé des Celtes.

En Europe, la Protohistoire coïncide avec les Âges des Métaux :

Âge du Bronze	1800 à 750 av. J.-C.
1 ^{er} Âge du Fer (Hallstatt)	750 à 450 av. J.-C.
2 ^e Âge du Fer (La Tène) ou époque gauloise ...	450 à 10 av. J.-C.
LT I : 450 à 250.	
LT II : 250 à 150.	
LT III : 150 à 10.	

Les Celtes sont un ensemble de populations venues du centre de l'Europe et qui se répandent par vagues successives au cours du 1^{er} millénaire avant J.-C., des Carpates aux Îles Britanniques et de la Méditerranée à la Pologne actuelle.

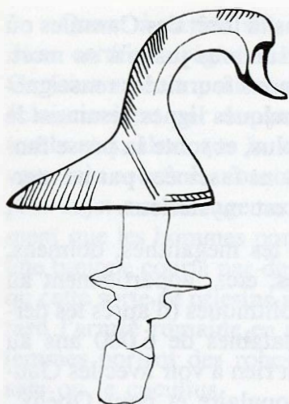
Les premières mentions du nom de Celtes apparaissent vers le début du V^e siècle avant J.-C. chez des auteurs grecs.

Nous savons très peu de choses de la répartition des peuples celtiques en Gaule avant l'époque de la Tène finale (LT III). De plus, on ne peut encore définir totalement dans quelle mesure ils se sont mêlés aux populations précédentes, ni ce qu'ils ont adopté de leur culture.

LA GAULE

La Gaule, dit César, est divisée en trois parties : du Nord au Sud, l'Aquitaine, jusqu'à la Garonne ; la Celtique, limitée par la Seine et la Marne ; au delà, la Belgique, séparée des Germains par le Rhin.

N'oublions pas que ceci définit l'état de la Gaule à l'époque de César, c'est-à-dire de La Tène finale, époque à laquelle Bibracte apparaît dans l'Histoire écrite. Ces constatations doivent être nuancées en ce qui con-



Ornement de bronze en forme de palmipède. Musée des Antiquités Nationales (Saint-Germain-en-Laye).

cerne La Tène I et La Tène II et ne sont pas applicables à l'époque de Hallstatt. César ne considère pas non plus la Narbonaise, conquise depuis 125 et devenue *Provincia Romana*, comme une partie de la Gaule.

Ces régions correspondent à des différences de dialectes, de coutumes, de lois, mais ces pays sont en contact permanent par des échanges commerciaux, voire des rencontres guerrières ; ils sont eux-mêmes divisés, de façon irrégulière, en nations ou cités, qui couvrent de très vastes territoires et rassemblent un certain nombre d'unités de population plus réduites.

À la fin de l'époque gauloise, certaines cités sont encore gouvernées par des rois, d'autres ont un sénat, des lois, une constitution, et un chef suprême élu chaque année, le vergobret.

Tous ces peuples ont en commun le même fond culturel et la même civilisation, mais on ne peut en aucun cas concevoir qu'ils soient les membres d'une même nation au sens contemporain du terme. La Gaule n'existe pas en tant qu'unité politique, encore moins en tant que patrie ; c'est une notion essentiellement moderne, particulièrement répandue au moment des sursauts de nationalisme qui ont accompagné les deux dernières guerres. Chaque nation gauloise est souveraine et libre de ses choix et de ses alliances.

On distingue trois classes dans la société gauloise : les druides, les nobles, les gens du peuple. Les deux seules classes considérées, dit César, sont celles des nobles et des druides, les seules qui aient accès au pouvoir.

LES DRUIDES

Les druides sont des prêtres dont la puissance est considérable. Ils président aux pratiques religieuses, détiennent le savoir en toutes matières, entre autres l'astronomie, et enseignent la réincarnation de l'âme après la mort ; ils font l'éducation des jeunes nobles, règlent les conflits d'ordre privé ou public, ayant même le pouvoir d'arbitrer au-dessus des nations. Pour un gaulois, ou pour un peuple gaulois, le pire châtement qui soit est de se voir interdire les sacrifices religieux ; cette condamnation est non seulement une « excommunication » religieuse, mais aussi une exclusion totale de la société, la religion étant indissoluble de celle-ci.

Les druides se réunissent une fois par an dans la forêt des Carnutes où ils élisent leur chef suprême qui aura l'autorité sur tous jusqu'à sa mort. Dans toute la littérature antique, c'est César qui nous fournit les renseignements les plus complets sur les druides et ces quelques lignes résument le chapitre qu'il leur consacre ; on ne sait rien de plus, et toute la prose fantaisiste accumulée sur ce sujet relève d'imaginations fascinées par un merveilleux chimérique d'autant plus attirant qu'il est mystérieux.

Rappelons encore à toutes fins utiles, que les mégalithes, dolmens, menhirs, cromlech, alignements, allées couvertes, etc... appartiennent au domaine funéraire et religieux de civilisations néolithiques (d'après les dernières informations, les plus anciens seraient datables de 6.000 ans au moins avant J.-C.), et n'ont donc rien, absolument rien à voir avec les Gaulois, même si c'est dommage pour l'imagerie populaire et pour Obélix.

LES NOBLES

Le rôle des nobles est de gouverner et de faire la guerre, offensive ou défensive ; leur puissance se mesure en richesses, en hommes d'armes, en clients, au sens romain du terme.

LES HOMMES DU PEUPLE

Les hommes du peuple, dans le meilleur des cas, sont soldats à la dévotion de leur chef, marchands ou artisans ; les autres sont, en fait ou de nom, esclaves des familles riches, ayant tous les devoirs et aucun droit. Les Gaulois ne diffèrent en rien dans ce domaine des autres peuples de l'Antiquité, qui tous utilisent l'esclavage.

ASPECT PHYSIQUE PORTRAIT

Du V^e au 1^{er} siècle avant J.-C., de l'Atlantique aux Karpates, et même au delà, si l'on considère les Celtes d'Asie Mineure installés en Galatie, prétendre brosser le portrait physique et l'image vestimentaire du Celte moyen, si tant est qu'il existe, est une pure utopie. Ce n'est pas beaucoup plus simple si l'on considère seulement le Gaulois ; « grand, blond et blanc de peau », ce stéréotype a été développé par les peuples méditerranéens autour des « barbares blonds venant du Nord » qui les terrifièrent au début de l'époque celtique et dont les auteurs antiques ont laissé des échos effrayants. Mais ceux qu'ils décrivent ne font point tous les Gaulois ; tout au plus pouvons-nous dire, comme Emile Thévenot : « que les Gaulois étaient moins bruns et plus grands que les Romains, moins blonds et moins grands que les Germains ».

Quant à savoir s'ils ont porté des nattes à une certaine époque, ou dans certaines régions, bien malin qui pourrait l'affirmer sans ridicule. Certains auteurs parlent de leurs cheveux longs, ou de la façon dont ils les éclaircissaient par des lavages à l'eau de chaux, ou de leurs moustaches tombantes, alors que la statuaire grecque ou romaine leur fait porter cheveux très courts et moustache courte... Pour ce qui est du vêtement, encore plus sujet aux changements selon les climats ou les modes, disons seulement que les hommes portent des braies, pantalons à jambes assez larges, une tunique courte par-dessus ; la saie, manteau de laine en forme de cape, ou cette sorte de pèlerine à capuchon baptisée « cucullus » qu'adoptera plus tard l'armée romaine en raison de son confort, réchauffe l'ensemble. Les femmes portent des robes qui descendent probablement aux chevilles, la saie ou le cucullus.

Ces vêtements sont de couleurs vives, souvent à carreaux ou même lamés d'or ou d'argent chez les plus riches. Les hommes portent des bijoux aussi bien que les femmes, selon la mode, selon l'époque, selon la fortune et la position sociale, l'âge ou le sexe ; on porte le torques, collier rigide typiquement celtique, en or ou en bronze, des bracelets en or, en fer, en bronze, en schiste, en pâte de verre, des fibules pouragrafer les vêtements, en or, en argent, en fer, en bronze, ciselées, incrustées de corail, etc... Les colliers faits de perles d'ambre, de corail ou de verre, sont essentiellement féminins, de même que les ceintures-chaînes en bronze, les bagues et les boucles d'oreilles en bronze ou en or.

En somme, le Gaulois, par son aspect extérieur, laisse aux peuples qui l'ont observé, une impression de propreté corporelle, de commodité dans la conception de son vêtement, mais aussi de recherche et de raffinement dans le choix des couleurs et dans sa parure.

LES « OPPIDA »

Succédant à des sociétés aristocratiques, se développe à partir du 2^e siècle avant J.-C., dans toute l'Europe celtique, une civilisation plus fondée sur la puissance économique et commerciale que sur la puissance guerrière. On lui donne le nom de civilisation des *oppida*.

Un *oppidum* est une ville fortifiée ; ce n'est pas forcément un site de hauteur, ce peut être une ville de plaine. Abritant une population établie, il est gouverné par un appareil administratif et religieux, qui y réside, ces villes de marchés sont aussi naturellement, pour des populations dispersées dans les campagnes voisines, un point de repli en cas de danger extérieur grave. Effectivement, c'est là que sont les magasins et les greniers, c'est là qu'est le pouvoir et la seule possibilité d'organiser la résistance. Il ne faut donc pas concevoir l'*oppidum* comme une enceinte vide, à peine entretenue, qui attendrait la population prête à s'y réfugier. Cette notion de cité uniquement refuge, est un héritage de notre culture classique qui ne conce-

vait pas que dans un pays de « barbares » – la Gaule – il ait pu exister de ville véritable, ni bien sûr de civilisation véritable, avant l'intervention éducative des Romains. « Hors de Rome, point de salut ». Cependant, déjà au début du siècle, Joseph Déchelette, archéologue dont nous reparlerons, présentait l'erreur ; depuis, les études archéologiques contemporaines n'ont fait que réfuter cette notion d'*oppidum*-cité-refuge, maintenant tombée totalement en désuétude.

Bien desservis par des voies de communication faciles, ou entourés de gisements de matières premières, les *oppida* deviennent de véritables centres économiques où se développent des artisanats de transformation et des métiers spécialisés ; les courants commerciaux vont donc se modifier, en partie à la suite des mouvements des Belges et des Germains, et de nouveaux axes vont s'imposer. L'*oppidum* s'étend sur des dizaines ou des centaines d'hectares, s'entoure d'une immense enceinte qui n'hésite pas à dévaler des pentes au mépris de toute stratégie défensive mais au profit de l'extension ostensible de la cité.

Ainsi Bibracte enferme 135 ha., Alesia 97 et, entre autres, Manching (Allemagne) en couvre 380, Zavist (Tchécoslovaquie) 175, tandis qu'Heidengraben (Allemagne) atteint même 1.500 ha.

Cet essor, lié à l'évolution de la société celtique, favorise la montée au pouvoir d'une oligarchie qui contrôlera bientôt le système économique au détriment de la classe militaire traditionnelle.

Il ne faudrait pas croire que la civilisation des *oppida* prend fin à la conquête de la Gaule par les Romains ; ceux-ci n'ont aucun intérêt à ruiner le pays en démantelant le système économique et social existant, ni d'ailleurs les moyens politiques de s'imposer de la sorte ; ils se contentent de mettre en place parallèlement leur propre système administratif.

La civilisation gallo-romaine prend naissance seulement dans la dernière décennie avant notre ère et doit son originalité et son extension à la force respective des cultures dont elle est issue plutôt qu'à la prépondérance d'une plus forte sur une plus faible.

LES ÉDUENS

Bibracte, dit César, c'est « de loin le plus grand et le plus riche *oppidum* des Eduens », (... *oppido haeduorum longe maximo et copiosissimo...*). Leur territoire à la fin de l'époque de la Tène, couvre très largement la Bourgogne méridionale et le Nivernais actuels. Riche pays s'il en est, communiquant naturellement avec les bassins de la Seine, de la Loire et du Rhône, l'Éduie est une position clé. Des alliances solides avec les Bituriges, à l'Ouest, avec les Sénon,

les Parisii et les Bellovaques au Nord, permettent aux Eduens de contrôler le commerce de la Méditerranée à la Manche ; leurs liens étroits avec les Boïens leur ouvrent l'accès à la riche Celtique d'Europe centrale.

En 121 avant J.-C., la défaite du chef arverne Bituit devant les Romains, au pied des Cévennes, met fin à l'hégémonie militaire arverne sur la Gaule, pendant que Rome consolide son emprise sur la Provincia. Les peuples depuis longtemps sous la domination des Arvernes profitent de cette occasion et deviennent autonomes. Les Eduens acquièrent une maîtrise économique de plus en plus vaste, fruit de l'évolution de la société celtique ; la civilisation des *oppida* s'affirme. Ils deviennent un peuple extrêmement riche et puissant qui fait alliance avec les Romains. A ce sujet, les auteurs romains sont très clairs : les Eduens sont les « alliés », les « amis », les « frères » (... *fratres consanguineos*...) du peuple romain ; il est essentiel de mesurer l'importance de ce dernier terme car Rome ne donne pas le nom de « frère » à la légère, ce qui laisse supposer tout l'intérêt qu'elle trouve dans la coopération avec les Eduens. On parle d'« une si grande nation, si étroitement unie à Rome » (... *tanta et tam conjuncta populo romano civitas*...), il n'est donc pas étonnant que cette nation ait « de loin le premier rang » dit César (... *ut longe principes haberentur Haedui*...) et la plus grande influence sur les autres cités.

LES ÉDUENS PENDANT LA GUERRE DES GAULES

Il n'est pas non plus étonnant de voir les Eduens appeler leurs alliés romains au secours, quand, en - 58, menacés par les Helvètes, épuisés par de longs affrontements avec les Séquanes, ils désespérèrent de leurs forces

pour sauvegarder leur territoire. César, alors gouverneur de la Gaule cisalpine (l'Italie du Nord) et de la Narbonnaise, bondit sur l'occasion et se précipite en Gaule avec ses légions pour repousser les Helvètes.

De façon inavouée, la conquête de la Gaule vient de commencer ; cependant, même en pays éduen, tous les Gaulois ne voient pas cette intervention avec plaisir. A ce moment-là, César rencontre trois grands nobles Eduens : Liscos, Dumnorix, et Divitiac ; Liscos est le vergobret des Eduens, magistrat suprême qui réside à Bibracte. Il dénonce à César les manœuvres de Dumnorix pour s'emparer du pouvoir et s'opposer à Rome en créant une alliance avec les Helvètes et les Séquanes.

Dumnorix, un noble de haut rang, riche, habile, et ambitieux, possède une nombreuses clientèle, une cavalerie personnelle et des revenus considérables ; ses libéralités lui valent un énorme crédit.

Il est l'époux d'une Helvète de grande noblesse et est allié lui-même à plusieurs nations voisines. Politiquement opposé aux magistrats en place, hostile à l'intervention romaine, il rêve de diriger une nation éduenne omnipotente, regroupant des alliances nouvelles et ne devant rien à Rome. On ne peut juger s'il est seulement un vulgaire ambitieux comme César veut le montrer, ou bien un partisan d'une certaine forme de nationalisme, un de ces hommes lucides qui ont compris de bonne heure le danger de cet allié possessif aux dents trop longues.

Divitiac est le frère de Dumnorix ; il occupe alors « le premier rang dans son pays ». C'est un homme aimé du peuple, très respecté de tous les Eduens et favorable à Rome. Pendant la guerre des Gaules, on le voit à plusieurs reprises commander la cavalerie éduenne aux côtés des Romains et, dans ces occasions, temporiser et négocier avec César, afin de nuire le moins possible aux vaincus, sous prétexte dit-il, de sauvegarder son influence auprès des nations gauloises en tant que partisan de l'alliance avec Rome.

Une fois déjà, quelques années auparavant, Divitiac était allé plaider la cause de son peuple devant le sénat romain pour demander de l'aide contre les Séquanes et les Arvernes qui l'écrasaient ; à cette occasion, il fut l'hôte de Cicéron qui nous apprend sa qualité de druide. Sa prière fut vaine ; il semble bien que la « fraternité » se réduisait à l'entretien d'intérêts économiques communs et ne comportait pas d'accord d'assistance mutuelle. A nouveau, quelques temps après la première intervention de César et la défaite des Helvètes, il demande le même appui, contre Arioviste et ses Germains qui occupent le territoire des Séquanes et mettent les Eduens à tribut ; cette fois il s'adresse directement à César.

Arioviste sera repoussé au delà du Rhin et les Eduens restaurés dans toute leur puissance ; mais, en échange, ils doivent fournir à César du ravitaillement et un contingent de cavalerie composé d'une grande partie de la noblesse éduenne, prise ainsi, de façon subtile, en otage au milieu de l'armée romaine.

Pendant quatre années, César va « maintenir l'ordre » en Gaule, faisant appel à la cavalerie éduenne quand il en a besoin. Cependant, à mesure que César s'incruste en Gaule pour « apaiser les conflits », le mécontentement ne fait que croître dans un grand nombre de cités et une volonté secrète de résistance se fait de plus en plus farouche.

En - 54, César marche sur la Bretagne (c'est-à-dire la Grande-Bretagne actuelle). Dumnorix, contraint et forcé, a suivi les Eduens dans la guerre aux côtés de César, et, n'ayant pas pu soulever sa cavalerie, fausse compagnie aux légions au moment d'embarquer, puis tente de regagner le pays éduen pour y fomenter une révolte. César, qui l'a ménagé jusqu'à ce jour pour conserver le soutien de Divitiac, donne l'ordre de le rattraper et

de l'exécuter. Dumnorix meurt « en répétant à grands cris qu'il est un homme libre et libre est sa cité » (... *saepe clamitans liberum se liberaeque esse civitatis...*). A la suite de cet événement, Divitiac, le partisan de l'entente, disparaît de la scène. Pendant deux ans encore, la colère va gronder, la révolte bouillonner chez les nobles Gaulois.

Une conjuration se forme en - 52 et les choses se précipitent ; les Carnutes s'insurgent à Cenabum (Orléans) et massacrent tout ce qui est romain. La nouvelle gagne la Gaule comme une trainée de poudre. Un jeune Arverne se lève et décide de mettre un terme à l'ingérence romaine ; il appelle les peuples au soulèvement général. C'est Vercingétorix, fils de Celtill, ce chef qui avait tenté de restaurer la monarchie arverne à son profit. Il parvient à rallier un grand nombre de cités qui toutes lui fournissent un contingent et le reconnaissent comme commandant en chef. Malgré cela, les Eduens restent dans l'expectative. Cependant, ils font en sorte de ne pas aider César ; d'alliés, ils deviennent observateurs, pratiquant une politique d'attentisme prudent. Il faut bien voir que leur situation est extrêmement délicate, car ils sont plus que jamais sous sa menace immédiate, surtout en ce moment où César les sent vaciller. Un conflit éclate entre deux magistrats pour la charge de vergobret. César en profite pour faire une démonstration de force ; il convoque le Sénat éduen et se rend à la réunion accompagné de toute son armée. César favorise Convictolitavis et utilise l'occasion pour demander encore du ravitaillement et, en plus de la cavalerie éduenne, un contingent de fantassins ; il marche alors sur Gergovie sans les attendre.

Convictolitavis place alors Litaviccus à la tête des fantassins réclamés ; à peu de distance de Gergovie, celui-ci les exhorte à se rallier à Vercingétorix. Ils pillent le convoi de vivres qu'ils escortent, tuent les commerçants romains qui les accompagnent, et envoient alors des messagers dans tout le pays pour appeler au soulèvement. César est averti du danger (par Eporedorix, dit-il, ce qui est particulièrement curieux ; Eporedorix aurait à ce moment-là trahi la cause de la rébellion alors que peu de temps après il est choisi pour être un des quatre chefs de l'armée gauloise ; à moins qu'il n'y ait eu deux Eporedorix). En toute hâte, il part à la rencontre des Eduens avec quatre légions et les arrête sans qu'il y ait bataille. Litaviccus parvient à s'enfuir à Gergovie avec ses clients. Les Eduens s'excusent comme ils peuvent, ils n'ont pas le choix, n'ayant pas encore les mains libres. César les sermonne, les ménage toujours, et repart pour Gergovie, où il est repoussé comme l'on sait. Espérant retourner chez les Eduens avec toute son armée, il en est empêché par la ruse de Viridomar et d'Eporedorix qui partent en avant et mettent à sac Noviodunum (localisation incertaine), où sont entreposées toutes les provisions de César et relégués tous les otages gaulois qu'il a faits. Ils emportent tout ce qu'ils peuvent, brûlent le reste,

libèrent les otages, lèvent des troupes, installent des détachements pour empêcher César de franchir la Loire, et enfin regagnent Bibracte. Tout se passe avec une telle rapidité et une telle efficacité qu'il semble bien que l'opération ait été soigneusement préparée. A partir de ce moment, les Eduens mettent toutes leurs forces dans la rébellion et réclament même la conduite de la guerre.

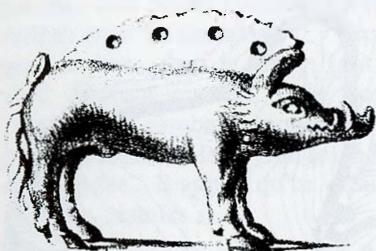
« Une assemblée générale de toute la Gaule est convoquée à Bibracte » (... *totius Galliae concilium Bibracte indicitur...*) où Vercingétorix est élu à la tête de l'armée gauloise. Bibracte devient le centre de la résistance mais le hasard des armes, ou la simple prudence, font que jamais César ne s'y attaquera.

Dans les mouvements de troupe et les combats qui vont suivre, César parle des Gaulois en général, et peu des Eduens en particulier ; on sait qu'ils participent à l'héroïque assaut de cavalerie qui précède le blocus d'Alésia, puisque trois nobles Eduens sont alors fait prisonniers. Rappelons les faits pour la beauté du geste : Vercingétorix décide d'attaquer l'armée romaine en ordre de marche et chaque cavalier gaulois fait le serment « de ne pas s'abriter sous un toit, ni d'approcher ses enfants, ni ses parents, ni son épouse, s'il n'a pas par deux fois traversé à cheval l'armée ennemie ».

Plus tard, quand Vercingétorix est enfermé dans Alésia, César nous apprend que c'est en pays éduen que son regroupées les forces venant de toute la Gaule ; on y nomme les officiers et quatre chefs suprêmes y sont désignés entre lesquels se retrouvent deux Eduens : Eporedorix et Viridomar.

Alésia tombe : tout est pratiquement terminé mais la Gaule n'est pas apaisée pour autant et c'est encore chez les Eduens que César va se rendre en première urgence. Pour s'assurer du pays, il place un cantonnement à Chalon sous le commandement du frère de Cicéron, un autre à Mâcon, et s'installe lui-même à Bibracte pour y prendre ses quartiers d'hiver. Il est communément admis que c'est là qu'il commence d'écrire ses Commentaires pendant l'hiver de - 52.

III LE MONT BEUVRAY, L'EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE



Sanglier en bronze trouvé au Beuvray au début du XIX^e siècle.

Siècle après siècle, l'existence d'une ville au sommet du Beuvray se perd dans la mémoire des hommes. Les lettrés ne connaissent plus que la Bibracte des textes et pratiquement tous la confondent avec Autun ; cette assimilation est si ancrée dans les esprits que le II Brumaire an 2 (14 Nov. 1793) la Société Populaire décide même à l'unanimité d'abolir le nom d'Autun, trop évocateur de

l'Empereur Auguste et forcément « tyran », pour restituer à la ville le nom de Bibracte. Dire que les Autunois adoptent cette délibération avec enthousiasme est sans doute pour le moins excessif, mais les fonctionnaires pleins de zèle l'appliquent consciencieusement puisque certains rapports de genres portent le nom de Bibracte pour désigner Autun.

Seule la tradition populaire se souvient de la ville en haut du mont, mais qui se soucie alors de ce que racontent les petites gens autour du Beuvray ? Un bourgeois autunois pourtant, fêru d'histoire ancienne, Jacques-Gabriel Bulliot y prête l'oreille et arpente le Beuvray en compagnie d'un paysan qui connaît bien les lieux ; ce qu'il voit ne lui laisse pas de doutes, il y a bien une ville en haut de cette montagne, et cette ville ne peut être que Bibracte. Il faudra pourtant plus de dix ans à Bulliot pour faire triompher son point de vue, par trop révolutionnaire.

Un certain nombre de découvertes antérieures auraient pu cependant alerter des esprits attentifs. Au cours des âges, en effet, les paysans qui exploitent la terre du Beuvray, mettent au jour des débris antiques.

Les dissertations de Moreau de Matour, reproduisent une lettre de l'abbé Gauthier, curé de Saint-Léger-sous-Beuvray, adressée au Chanoine et Prévôt de la Cathédrale d'Autun, l'abbé Filsjean, le 17 Novembre 1726. Il s'y trouve la plus ancienne mention que nous possédions actuellement de ces découvertes fortuites.

Après une brève description de la montagne « détachée de toutes les autres voisines par des vallons étroits », et des possibilités d'accès, l'abbé Gauthier mentionne des fontaines et des puits comblés volontairement par les paysans, afin d'éviter au bétail d'y tomber et dans lesquels furent trouvés « des médailles et des anneaux d'or ou d'argent ». Vers 1696, « il tomba

un vieux hêtre d'une grosseur prodigieuse, qui était au-delà du fossé du côté de Saint-Léger » (actuellement Bois de la Come-Chaudron et de la Vente Girard) « et sous les ruines duquel il se trouva de nombreuses pierres : cela donna l'occasion à un paysan du voisinage de creuser en cet endroit pour les ramasser, il y découvrit une urne de terre rouge de la hauteur de deux pieds et demy, tout entière, avec un couvercle de la même terre. L'ayant ouverte, il la trouva remplie de cendres avec une tête humaine qui tomba en poussière quand il l'eut touchée ; il trouva encore dans ces cendres, deux grandes médailles d'or dont une était comme un écu de six livres... Il ajouta qu'un orfèvre de la ville d'Autun, lui en avait donné quatorze pistoles ».

Nous sommes en présence d'une incinération dans un vase de grande taille, 81 cm., fermé par un vase-couvercle. Une offrande l'accompagne : deux monnaies d'or. Le tas de pierres que le paysan a démonté est vraisemblablement la structure de la sépulture. L'incinération en urne est courante à partir de Tène II. Lors de la conquête romaine, le monnayage éduen est d'argent et aligné sur le denier romain. Aussi, les deux monnaies d'or – si elles sont gauloises – font-elles dater cette incinération de plusieurs années avant la conquête. Elles seraient alors l'un des témoins de l'ancienneté de l'occupation de Bibracte.

Une seconde découverte, en 1850, dans les mêmes lieux, accrédite l'idée d'un vaste cimetière au pied du Beuvray et sur les pentes. M. de Rivière trouve au croisement du chemin du Poirier au Chien et de celui de L'Ecluse, une « oreille » d'amphore et plusieurs vases remplis de cendres et d'os. L'un de ces vases fut donné au musée de Nevers, où il a disparu.

LES PREMIÈRES FOUILLES

En 1865, Xavier Garenne entreprend, en trois jours, avec plusieurs ouvriers, une série d'excavations, grâce à une somme de 250 francs que lui remet le Colonel de Stoffef. Ce dernier a déjà rencontré Bulliot à Autun, mais pour des raisons obscures dont Bulliot gardera quelque amertume, il préférera reconnaître et explorer la montagne en compagnie de Garenne, avocat cultivé de Luzy, et membre de la Société Eduenne. Le Vicomte d'Aboville, propriétaire du terrain, continuera les travaux à l'automne suivant. Ces grattages superficiels mettent au jour un certain nombre d'éléments architecturaux pressentis comme les restes d'un théâtre, de maisons ovales ou autres formes bizarres attribuées sans discussion au Vergobret, à Dumnorix et à Divitiac ! Garenne réalise un ouvrage confus appelé « Bibracte ». Il y regroupe aussi ses considérations sur les prétendues mégalithes du Mont-Beuvray, sur les sites de hauteur de Château-Chinon, Thoulour, les monts Dardon et Done, les découvertes du Montmort qu'il associe à tort à la bataille entre César et les Helvètes.

En effet, le matériel découvert à Montmort, montre que nous sommes en présence d'un cimetière éduen des années 80 av. notre ère, soit plus de vingt ans avant la bataille en question.

Monseigneur Landriot, Evêque de Reims, membre de la Société Eduenne depuis sa jeunesse, suit avec intérêt ces travaux durant ses séjours dans l'Autunois. Il en fait part à Napoléon III, lors d'une rencontre au camp de Châlons. L'Empereur, intéressé, désire faire procéder à des fouilles, et demande qui consentirait à les diriger. L'Evêque recommande son ami Bulliot. Ce dernier, convoqué aux Tuileries, accepte, et reçoit quelques subsides ; c'est ainsi qu'en 1867, il entreprend la première d'une longue série de campagnes de fouilles qui révéleront Bibracte.

BULLIOT

Jacques-Gabriel Bulliot est né à Autun en 1817. Après des études classiques au Collège, il reprend le négoce en vins de son père ; il consacre ses loisirs à l'archéologie et assure la présidence de la Société Eduenne de 1861 à 1902 ; âge d'or de la Société qui verra l'achat de l'hôtel Rolin en 1878, la création du Musée et les fouilles au Mont-Beuvray de 1867 à 1895. Il meurt à Autun en 1902.

Bulliot fut un homme très actif, qui prospecta les environs d'Autun à la recherche de vestiges de toutes les époques ; il pratiqua également des fouilles à Autun, acquit des objets pour le musée de la Société Eduenne, qui deviendra le musée Rolin, écrivit de nombreuses notices sur ses travaux historiques et archéologiques.

Parmi ses ouvrages, citons les deux plus importants : l'« Essai sur le système défensif des Romains en pays éduen » en 1856, et « La mission et le culte de Saint-Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen » en 1892. Ces deux ouvrages fourmillent d'observations très pertinentes sur le terrain mais les conclusions en sont maintenant très dépassées.

FOUILLES DE BULLIOT

Bulliot pratique ses travaux d'excavations plusieurs fois par an, jusqu'en 1885, soutenu par les fonds de l'Empereur, puis par une subvention modeste du ministère de l'Instruction Publique. Interrompu seulement pendant la guerre de 1870, ce labeur sera couronné par des nombreux prix lors des concours de travaux scientifiques.

La fouille se déroule pendant l'été. Bulliot embauche des ouvriers et un contremaître dans les villages voisins. Chaque matin ils montent sur la chaume et suivent les murs repérés par des tranchées de sondage à la



Hôtel des Gaules.

pioche. Sauf dans quelques petits ensembles, le centre de chaque pièce reste intact, afin d'éviter un surcroît de travail. En règle générale la fouille s'arrête au niveau du premier sol rencontré. Parfois le remplissage plus ancien est atteint, en quelques points, sans doute aux endroits où le premier sol n'apparaissait pas clairement.

La terre est rejetée sur les bords de la tranchée. Le mobilier découvert est déposé et trié. On récolte ainsi les monnaies, les objets métalliques, les céramiques décorées et quelques rares pots entiers en céramique grossière. Ce choix repose sur l'esthétique de chaque pièce.

Pendant la même période d'Aboville et Roidot commencent en 1868-69, sous la neige, un plan d'ensemble qui ne sera terminé que plusieurs années plus tard. L'hiver, Bulliot, aidé par des artistes locaux réalise des planches de dessins au crayon ou aquarellés, pour compléter sa documentation. Il y regroupe le mobilier de chaque ensemble fouillé. Documentation irremplaçable lorsque l'on connaît la fragilité des pièces métalliques de Bibracte, très oxydées et restées sans traitement depuis leur mise au jour.

VIE QUOTIDIENNE SUR LES FOUILLES

La vie sur le Mont est agréable et laborieuse. De nombreux témoignages le montrent. Bulliot, surnommé « l'Antiquaire », y réside dans « l'Hôtel des Gaules », en compagnie de Pauchard, paysan morvandiau qui jouera avec beaucoup d'efficacité les rôles de régisseur-chef de travaux-

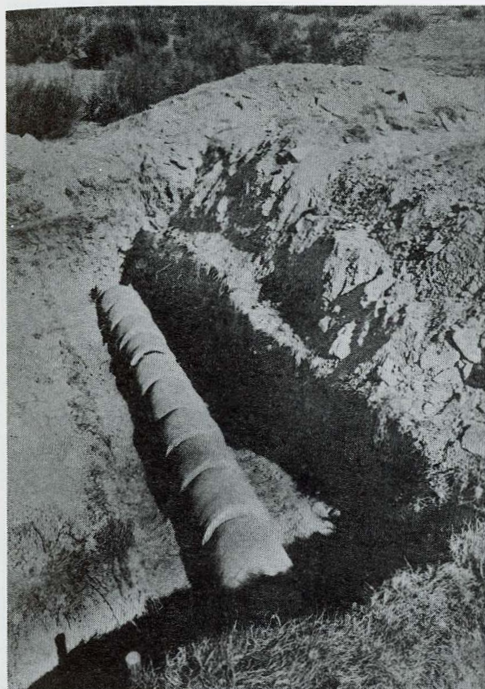
intendant-cuisinier. Les bâtiments sont des constructions en bois et pierres, couvertes de chaume dont les matériaux proviennent de fouilles. Hamerton, poète et peintre anglais en fait une description pleine de charme :

« Les pots à eau et les bouteilles se dressent sur des fragments de poterie gauloise protégés par des dessous de carafe en jonc, et quand nous mangeons des œufs à la coque, nos coquetiers sont des cols d'amphores brisés. La cheminée est composée de trois pierres empruntées à une maison gauloise, et la dernière marque de ciseau qu'elle porte est antérieure à l'époque de César. Les pieds-droits sont de grandes dalles de granit, le dessus est fait d'un gros bloc de pierre blanche avec deux alvéoles à faible distance des bouts : c'était le seuil sacré, en pierre blanche, de la demeure gauloise, et ces deux alvéoles étaient là pour recevoir les montants en bois du chambranle. Dans un angle de l'enclos, à côté d'une source, dans une cavité gardée par une forte porte, dorment maintes bouteilles issues des meilleurs crus. Le soir on fait un grand feu dans la cheminée « qui étonnerait un Parisien ». A ces lueurs, les dessins tracés sur les murs par des artistes ou savants en visite, prennent des allures fantastiques, au-dessus de la cheminée ressort la devise de la maison « paix » en lettres grecques. C'est le cadre pour Bulliot et ses amis, de longs et fructueux entretiens ».

« Mais la vie sur le Mont n'est pas toute à la contemplation. La promenade matinale a donné au cottage le temps d'accomplir sa toilette. Grâce à la prestesse de Pauchard, les lits ont disparu ; portes et fenêtres ont été ouvertes pour permettre une large aération ; les planches sont rétablies sur les tréteaux et, sur la table improvisée, fument deux bols d'une soupe... comme on n'en fait qu'en Morvan : hardi mélange de pain et de légumes variés, soutenu d'une pointe de lard, propre à mettre en fuite toutes les dyspepsies du monde... ».

« L'estomac ainsi bétonné, et après un premier coup d'œil donné à la fouille du jour, confiée aux soins et à l'expérience de Pauchard, l'Antiquaire fait à son hôte les honneurs du Mont et de ses environs ».

« Parfois une découverte cause une diversion émouvante et vient mettre, en quelque sorte, les chercheurs en contact direct avec les derniers habitants de Bibracte : c'était une cheminée semi-circulaire, dans un état de conservation parfaite, encore remplie de charbon de bois, restes du dernier feu qu'un Gaulois avait allumé, il y a deux mille ans, à l'heure de la dispersion et du départ. A tous la pensée vint de renouer la chaîne des temps ; de rallumer le feu éteint, de se regrouper autour de ce foyer du dernier habitant de Bibracte. L'ombre de la nuit venue, le projet fut mis à exécution. Tous se placèrent autour de l'antique cheminée et, à l'aide de quelques poignées de bois sec, le charbon, resté noir et froid, depuis que le Gaulois l'avait laissé s'éteindre, s'embrase de nouveau et ses lueurs, qui avaient éclairé son visage, illuminèrent de nouveau les traits des assistants ».

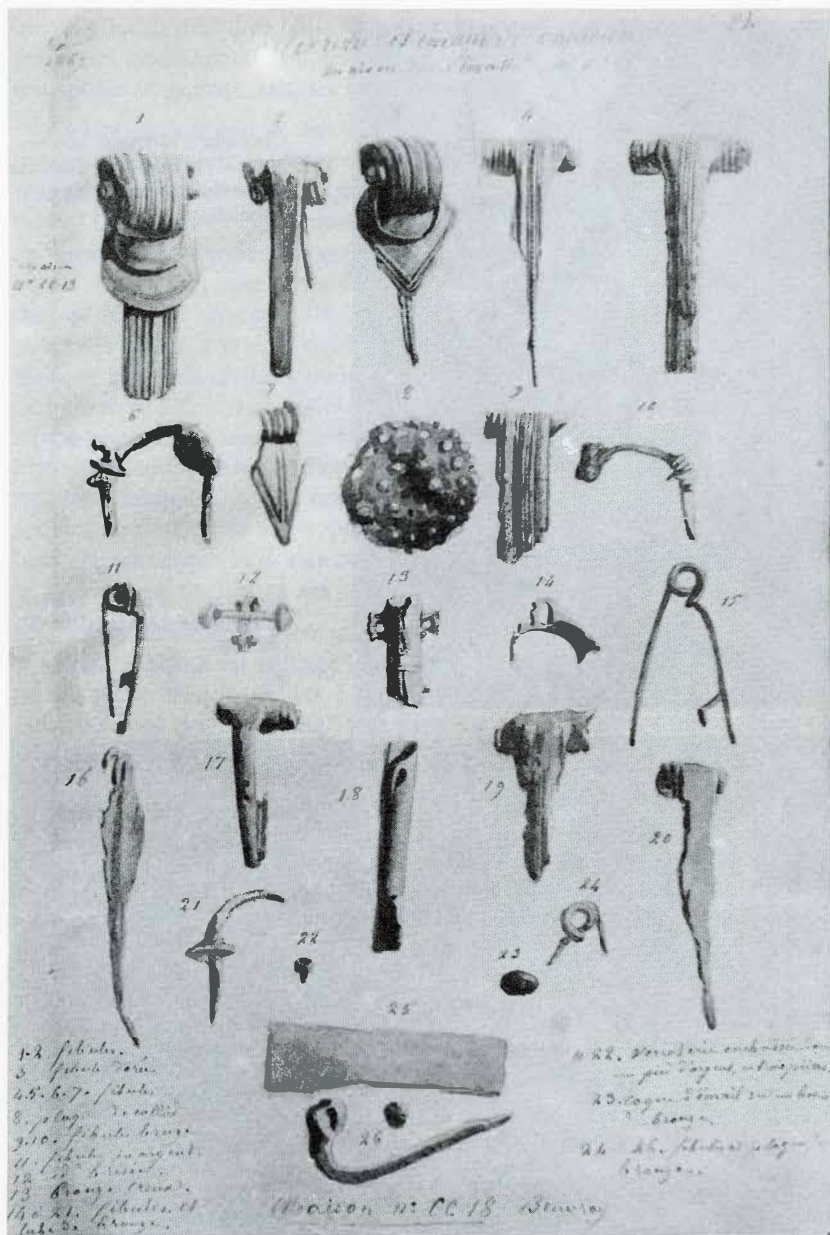


Conduite d'eau sous une
maison du Parc aux Chevaux
(panes d'amphores
emboîtées).



Escalier d'une maison
d'habitation dans la pâture du
couvent.





Dessins aquarellés de l'album de Bulliot. (Société Eduenne).

impressionnés et émus de se sentir mis en rapport avec un passé si lointain. Tous avaient le sentiment du temps écoulé, des grands événements accomplis entre le moment même où ce feu s'était éteint et celui où il avait été rallumé. Entre ces deux faits, si simples, opérés au même lieu, à l'aide des mêmes éléments, quelles visions passaient sous leurs yeux, aux lueurs de ce foyer évocateur ? La Gaule conquise et romanisée ; le christianisme répandant son ciment entre les hommes de toutes races et donnant à tous les mêmes lois, les mêmes droits, les mêmes espérances ; l'invasion barbare morcelant le territoire sans détruire l'unité morale ; la monarchie capétienne, patiente et habile, travaillant à réunir les membres séparés pour en former un corps solide et vaillant ; les croisades et l'islamisme repoussés des rivages chrétiens ? Nous étions tous impressionnés par ce fait qu'un foyer éteint avant la naissance du Christ, fut rallumé ».

Rares sont les jours où le touriste et le curieux ne rendent pas visite au Mont. Ils occupent les lieux sans aucune gêne. Hamerton nous raconte ces intrusions :

« Un jour que l'Antiquaire, un ami commun et moi étions tranquillement occupés à déjeuner dans le cottage, une apparition de quinze touristes vint soudainement troubler notre repas. Ils nous regardèrent d'abord par les fenêtres, puis firent irruption en masse, sans souci de notre présence. Un quartier de lard pendait au plafond, avec ce calembour d'atelier, exprimant aussi l'accueil hospitalier du maître du logis : l'art pour tous, ce qui donna lieu à une dame de s'enquérir si nous vendions du lard !... Une autre fois, je trouvai dans la hutte qui m'était réservée, un monsieur et une dame occupés à examiner tout ce qui se trouvait à l'intérieur et jusqu'à une valise ouverte sur le lit ».

Malgré ces incidents, Bulliot tient table ouverte et accueille les personnalités régionales et nationales du monde politique et scientifique. Le Livre d'or, petit ouvrage relié en cuir rouge rehaussé de filets d'or, regroupe des textes en prose et en vers, rédigés en français, latin, grec, anglais, en hiéroglyphes et en chinois.

A côté de textes bavards et insipides, certains fusent, plus ou moins pleins d'esprit :

Harold de Fontenay écrit en 1869 :

« Je vous le dis sans « Commentaires »

Croyez-en la Tradition

Et décernez aux Antiquaires

Un bon « Beuvray » d'inventeur ».

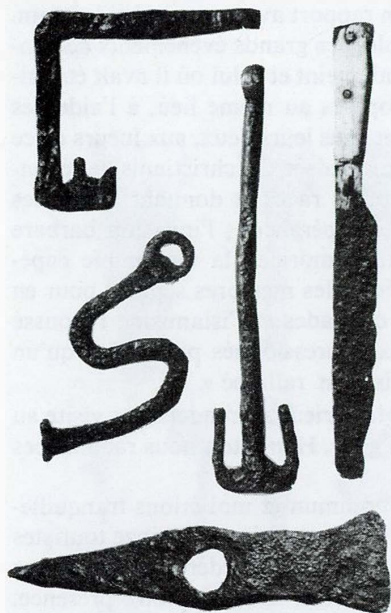
et un anonyme :

« Quoi, la Gaule n'était qu'un repaire

de barbares sans goût ? Ah ! menteur !

Ils avaient tous les goûts, au contraire,

mais les goûts collecteurs » (1871).



Clés, couteau et marteau en
fer. Musée Rolin Autun.

Une dame s'enthousiasme :

« Je suis tellement
enchantée de mon voyage
au Beuvray que j'éprouve
le regret de ne pouvoir
offrir mon cœur à M. Bul-
liot ».

On vante son accueil :

« ... le café y est excellent
et la compagnie encore
meilleure... le musée qu'on
a sous les yeux... le calembour
désopilant ajoutait
un grand charme à la con-
versation, l'esprit gaulois
est ici chez lui et s'allie
avec le sérieux celtique
chez le patron de l'établis-
sement ! ».

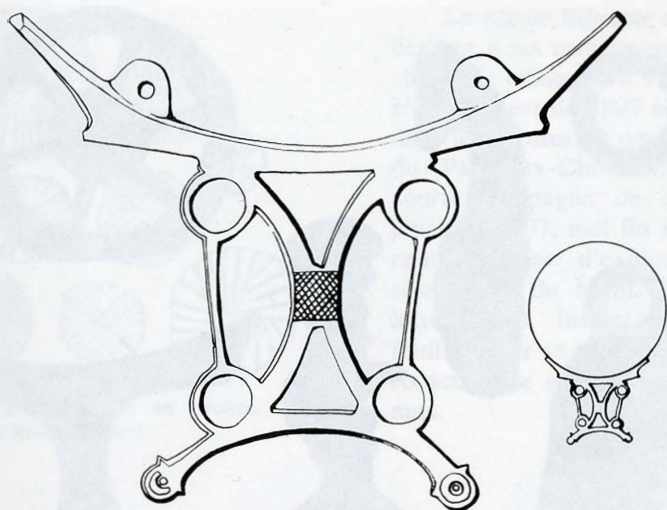
Pauchard, le fidèle contremaître n'est pas oublié :

« Beaucoup d'autres ont célébré
Le Druide du Beuvray
Et tout ce que pourrait en dire
Ma pauvre lyre
Chacun sur ce livret
A dû l'écrire ».

« Celui dont je veux aujourd'hui
Vanter la gloire, c'est celui
Dont la cervelle encore plus fine
Que n'est la mine
Fait non pas le coupeur de gui
Mais la cuisine ».

« Gloire, honneur, bénédiction
A notre illustre amphytrion
Qu'il ait toujours cave garnie
Et compagnie
Pauchard surtout dont le seul nom
Nous rend la vie.

J. Rérolle, 1873.



Pied de miroir en bronze. Musée des Antiquités Nationales (Saint-Germain-en-Laye).

Bulliot note aussi ses pensées et ses méditations :

« Sur ce plateau solitaire, morts bien-aimés, mon œil vous cherche en vain dans les espaces silencieux que parcourent les astres, faites-moi connaître celui que vous habitez, mon cœur ira vous trouver ».

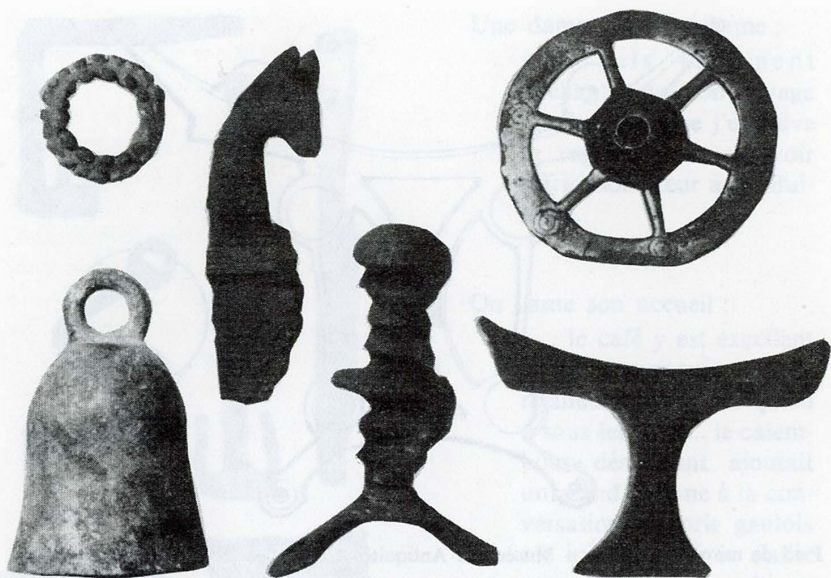
Lors d'une arrivée de nuit :

« ... du pied de la montagne, l'obscurité et le brouillard croissaient à chaque pas, sous la voûte de branchage qui assombrit la charrière, toute forme d'objets a disparu, l'ombre opaque se referme comme l'onde autour du nageur. Entre les berges de la voie, la charette cahotte, livrée à l'instinct du cheval. Devant la porte, nul ne répond. Au pied d'un hêtre, le cheval broute dans la brume, il dresse la tête, immobile, l'oreille au vent... Un pas a froissé la feuille et les bois morts. Il se cabre, secoue son lien, bondit éperdu. Le loup a flairé l'homme et s'éloigne à pas feutrés ».

Ambiance romantique et réflexions d'une époque qui cherche religieusement ses ancêtres...

L'archéologie d'aujourd'hui est moins sentimentale, elle a gagné en rigueur scientifique, mais elle n'a rien perdu dans la pratique des nourritures terrestres. C'est encore en grande partie à la gastronomie que se doit le bon déroulement d'un chantier de fouilles...

Pendant de nombreuses années, Bulliot assurera seul la direction scientifique des fouilles, puis plus tard, invitera son neveu Joseph Déchelette, à participer à ses travaux.



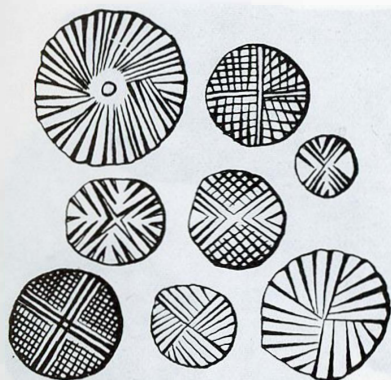
Petits objets de bronze. Musée Rolin (Autun). Anneau, cloche, couteau, ornement de harnachement émaillé, rouelle, manche de passoire.

DÉCHELETTE

Joseph Déchelette est né en 1862 à Roanne, d'une famille d'industriels du tissage. Ses études chez les Maristes le mènent au baccalauréat, puis il entre dans l'affaire paternelle. Il se met par la suite à étudier l'archéologie et reprend en 1897, l'œuvre de son oncle Bulliot, après l'avoir assisté. En 1899, il abandonne les affaires pour se consacrer à ses travaux scientifiques et en 1904, il publie son premier ouvrage important : « Les fouilles du Mont-Beuvray de 1897 à 1901 ». Il pratique des fouilles de sites de différentes époques, apprend l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le portugais et le tchèque, reprend l'étude du grec et du latin, publie un certain nombre d'ouvrages archéologiques.

Son œuvre de base est le « Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine », publié en partie avant la guerre de 1914-1918, qui a fait de lui un des piliers de l'archéologie celtique européenne. Après lui, Albert Grenier publiera la période gallo-romaine en 1931.

Lorsque la guerre éclate, Déchelette a 52 ans, il est célèbre, marié, père de famille ; officier de réserve, il est affecté loin du front mais « trépigne sur place » à la pensée d'être inutile, comme il le confie dans une lettre réclamant de monter en ligne ; son exigence sera satisfaite, moins d'une semaine après son arrivée au front, il tombe en première ligne, le 4 octobre 1914.



Cabochons émaillés en bronze.
Musée Rolin (Autun).

Le site de Bibracte a servi de base à ses travaux sur l'archéologie celtique ; il a fouillé régulièrement de 1897 à 1901, dans les pâtures du couvent et du Parc-aux-Chevaux. Une courte campagne de quinze jours en 1907, met fin à quarante années d'exploration scientifique du Mont. Déchelette, alors, interrompt les fouilles pour se consacrer à la rédaction de son fameux manuel.

DERNIÈRES DÉCOUVERTES EN 1956

En 1956, lors de l'aménagement de la route touristique actuelle, on coupe le rempart en deux points près de la Porte du Rebout et près de la Roche-aux-Lézards. Les travaux de nivellement mettent au jour, dans la Come-Chaudron, quelques vestiges dont un petit four à minerai. Quelques pas plus haut, le bulldozer a découvert un gîte d'amphores, toutes décapitées soigneusement.

Le captage des fontaines de l'Echenault et de la Come-Chaudron fut effectué à une date qui nous est inconnue. Il n'a fait l'objet d'aucune surveillance archéologique. Il a sans doute détruit les cinq bassins du ruisseau de la Come-Chaudron décrits par Bulliot et la défense particulière de ce point faible du rempart. De nouveaux travaux ont été faits en mai 1982 dans les mêmes conditions.

CHRONOLOGIE DES FOUILLES

1865 – Premiers sondages de X. Garenne. Fouilles du Vicomte d'Aboville.

Fouilles Bulliot :

1867 – 1868 – Petit atelier de forgeron à 100 m. en aval de la Porte du Rebout. Rempart et travaux de défense de cette porte. Epaulement du Champlain. Ateliers de fondeurs et forgerons à la Come-Chaudron.

1869 – Continuation des travaux à la Come-Chaudron. Ateliers d'émailleurs.



Coin monétaire Musée des Antiquités Nationales (Saint-Germain-en-Laye). Moule à monnaies et monnaies éduennes Musée Rolin (Autun).

1870 – La Come-Chaudron (suite).

1870 – 1875 – La maison du Parc-aux-Chevaux (P.C. 1).

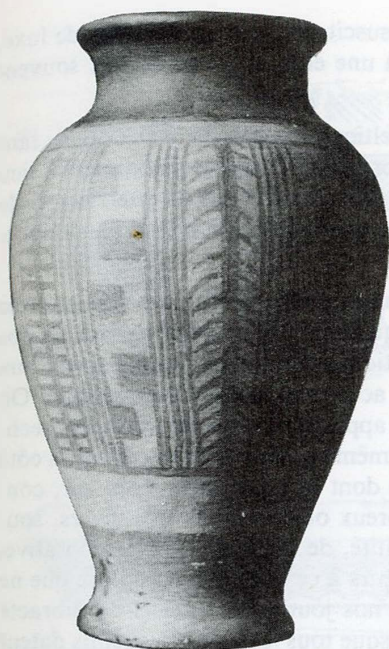
1872 – 1876 – La Terrasse. Le Temple (Juin 1873). Le Forum. Reprise des travaux du Champlain.

1877 – 1883 – Grande habitation du Parc-aux-Chevaux.

1884 – Le Teureau de la Roche (inscription votive). Région de la Pierre Salvée.

1885 – 1887 – Le Parc-aux-Chevaux (suite).

1894 – 1895 – Pâturage de l'Echenault. Maison du Parc-aux-Chevaux n° 8 bis (cachette de 39 pièces d'argent). Aqueduc de la Come-Chaudron.



Vase peint. Fac-similé au Musée Rolin (Autun). Original au Musée des Antiquités Nationales (Saint-Germain-en-Laye).

Fouilles Déchelette :

- 1897 – 1898 – Maisons et grand atelier de forgerons dans la Pâturage-du-Couvent.
- 1899 – Petit balnéaire dans le Parc-aux-Chevaux. Maisons dans la Pâturage de l'Ecluse.
- 1901 – Vaste habitation dans le Parc-aux-Chevaux.
- 1907 – Maison P.C. 2 du Parc-aux-Chevaux. Une maison de la Pâturage-des-Coudres et une portion du Rempart.

LE MOBILIER

Tandis que les fouilles sont remblayées au fur et à mesure, tous les objets découverts se répartissent entre divers musées. Le musée des Antiquités Nationales recueille la plus grande partie des fouilles de 1868 à 1870, financées par l'Empereur. Des campagnes suivantes, il ne recueillera seulement que quelques pièces.

Le musée de Dijon, comme d'autres musées régionaux, possède des fragments infimes ramassés par un excursionniste lors d'un voyage.

Le Cabinet des Médailles conserve aussi quelques monnaies trouvées par Bulliot. C'est sans conteste, le musée Rolin, à Autun, de qui dépend le petit dépôt de la mairie de Saint-Léger-sous-Beuvray, qui conserve l'ensemble le plus important et le plus complet.

Les objets de la fin de l'époque de la Tène diffèrent beaucoup de ceux du début. En effet, les systèmes aristocratiques des siècles précédents,

développés autour de chefs et de rois, suscitaient des productions de luxe, en nombre restreint puisque destinés à une élite, mais de qualité souvent exceptionnelle.

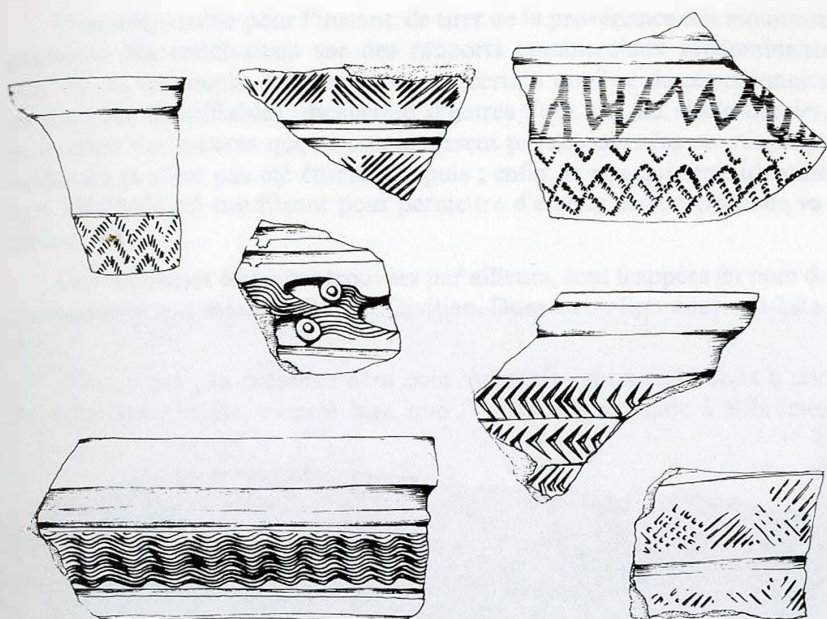
C'était la grande époque de l'art celtique, époque de beaux objets tant sur le plan technique qu'esthétique, de créations uniques qui donnèrent lieu à de somptueux bijoux féminins, à de superbes parures de guerriers et de chevaux ; même l'objet utilitaire était de qualité, car s'il n'était pas unique, il était fabriqué en petit nombre.

A partir du second siècle et au premier siècle av. J.-C., en relation avec les changements politiques et économiques dont nous avons parlé à propos de la civilisation des oppida, la production se développe parallèlement aux transformations de la société et à un accroissement démographique. On produit désormais beaucoup, en série, appliquant ainsi de nouvelles techniques, mais forcément sans obtenir la même qualité d'objets. Ainsi, à côté de tout ce qui touche à l'armement et dont la production, bien sûr, continue, on voit apparaître de très nombreux objets usuels très divers, souvent de petite taille et en grande quantité, de la bimbeloterie décorative, beaucoup d'outils qui acquièrent d'ailleurs à ce moment une forme que ne se modifiera pratiquement pas jusqu'à nos jours. Le matériel de Bibracte reflète tout à fait ces constatations. Presque tous les objets recueillis datent de la fin de la Tène puisque Bulliot ou Déchelette se sont arrêtés, sauf en de rares exceptions, au premier sol rencontré ; ce mobilier est exclusivement de métal, de terre cuite ou de verre ; aucun textile n'a pu se conserver dans les terres acides du Beuvray.

Métal

Tous les objets métalliques sont en général très oxydés, le fer encore plus que le bronze. La plupart des objets de fer apparaissant sous forme de paquets de rouille, et on peut penser qu'un certain nombre, de petite taille, a pu passer inaperçu des terrassiers. Malgré cela, il reste pourtant un très grand nombre d'objets de fer ; en dehors de quelques fragments d'armes, de clés ou de fibules, les plus nombreux sont des outils.

De toutes sortes et de toutes tailles, ils correspondent chacun à un usage bien précis dans leur fonction : du petit marteau du bourrelier au lourd marteau du forgeron, des fines pinces de l'orfèvre aux longues et fortes pinces du fondeur, de la minuscule serpette à la faux, l'éventail de chaque espèce d'outils témoigne de la spécialisation des artisans qui les utilisent, de même que les innombrables clous, aussi divers que leurs usages. Les objets de bronze, mis à part les chaudrons et ustensiles de cuisine, ont en général un rôle aussi décoratif qu'utilitaire. C'est le cas particulièrement



Différents décors de céramiques. Musée Rolin (Autun).

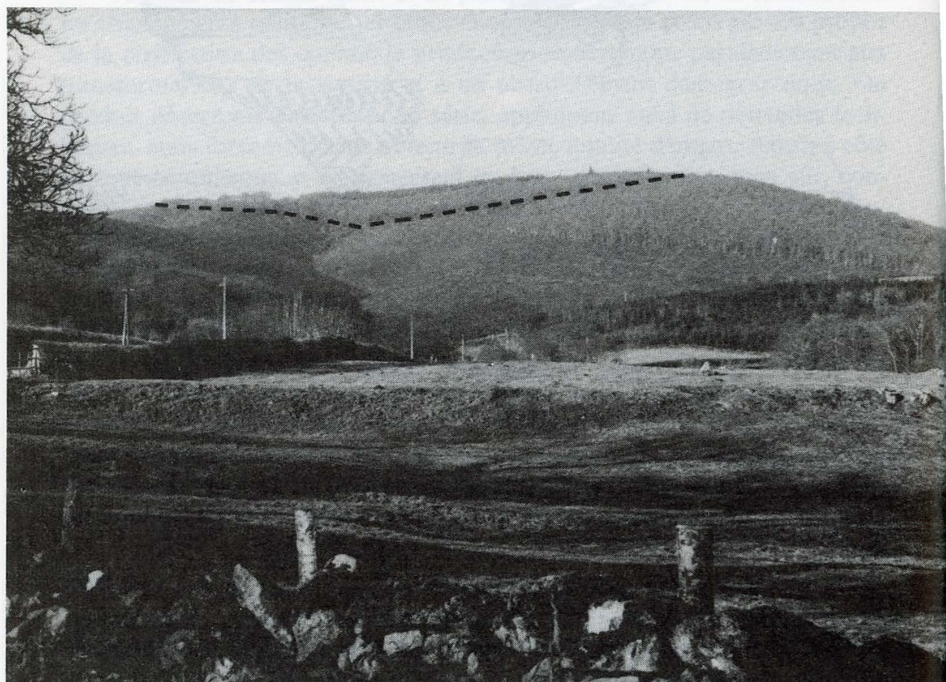
des fibules, moins ornées et plus petites que celles des époques précédentes, mais en très grand nombre. On a d'ailleurs trouvé au Beuvray des fibules en cours de fabrication et des moules qui permettaient de les produire en série.

C'est aussi le cas des boucles de ceinture, des épingles, des anneaux, des passoires, des éléments de harnachement, passe-guides, clous, rivets, appliques, etc... Il s'agit bien là d'une véritable quincaillerie, bien caractéristique de cette période.

Les monnaies découvertes sont également de la fin de l'époque gauloise et du début de l'époque gallo-romaine, et correspondent parfaitement aux niveaux fouillés.

On dénombre plus de 1.000 monnaies gauloises, une centaine de monnaies romaines, une vingtaine de monnaies de Marseille : plus de 800 sont en bronze, environ 200 en argent, 4 en or.

Cette proportion est très significative de l'orientation de l'économie éduenne qui, traitant beaucoup avec Rome, a depuis longtemps aligné sa monnaie sur le denier d'argent romain, abandonnant l'usage de la monnaie d'or, bien qu'au même moment d'autres peuples de Gaule l'utilisent encore.



Le Beuvray vu de l'Ane et le rempart (- -)

Il est impossible pour l'instant, de tirer de la provenance des monnaies gauloises des conclusions sur des rapports commerciaux prédominants avec tel ou tel peuple. Effectivement, un certain nombre de ces monnaies ne sont pas identifiables ; beaucoup d'autres l'ont été, au siècle dernier, mais selon des critères que ne reconnaissent pas toujours les numismates modernes et n'ont pas été étudiées depuis ; enfin, le peu qui reste identifié avec certitude est insuffisant pour permettre d'établir des proportions valables.

Des monnaies éduennes trouvées par ailleurs, sont frappées au nom de chefs éduens nommés par César : Divitiac, Dumnorix, Eporédorix et Litavicus.

D'autre part, la présence d'un coin monétaire qui a fait l'objet d'une identification récente, montre bien que l'on battait monnaie à Bibracte.

TERRE CUITE

La majorité de la céramique est tournée ; la vaisselle commune est en terre grise ou brunnâtre, plus ou moins grossière ; la vaisselle de facture soignée est noire ou gris ardoise, bien lustrée, et porte des décors incisés, de lignes, de formes géométriques, de palmettes stylisées ou d'ondes faites au peigne. Ce sont surtout des jattes, des plats, des faisselles et des pots à conserve de toutes tailles. Il y a aussi de grands vases ovoïdes et de larges bols en céramique peinte dont les décors géométriques, se développent par bandes, en noir ou rouge sur fond blanc.

Des productions d'origine étrangère accompagnent ces objets typiquement gaulois : des bols, des jattes et des assiettes de céramique campanienne, des plats en sigillée, de nombreuses amphores à vin dont certaines sont à l'estampille de Sextius.

La campanienne est une céramique à vernis noir, fabriquée à l'origine en Campanie, à la fin du second siècle av. J.-C. ; c'est une vaisselle de très belle qualité, un produit de luxe, de même que la sigillée qui lui succédera jusqu'à la fin de l'Antiquité. La sigillée est recouverte d'un engobe d'un beau rouge un peu sombre. Elle est fabriquée en grandes séries dans les ateliers d'Arezzo, puis dans ceux de la région lyonnaise, et enfin, dans le sud de la France, de la Tène finale au début de l'époque gallo-romaine.

D'autres objets, en terre cuite, essentiellement gaulois, ont été mis au jour, des chenêts, d'environ 30 cm. de haut, en terre rosâtre, surmontés d'une tête de béliet modelée et décorée d'incisions. Ces animaux semblent bien être, dans le monde celtique, des divinités protectrices du foyer. On trouve aussi dans les ateliers des creusets et des tuyères.

VERRE

Quelques fragments de vases ou de coupes en verre, des bracelets et des perles multicolores ont été retrouvés malgré la fragilité du matériau. Les bracelets sont malheureusement souvent cassés, mais les morceaux donnent une idée de la fantaisie des décors, souvent en relief, et de la bonne qualité des objets.

ÉTENDUE DES FOUILLES

Bulliot et Déchelette explorent exclusivement les pâtures. Toutes les parties déjà boisées à leur époque ne font l'objet d'aucune fouille ; ainsi le Porrey dans sa totalité jusqu'au ruisseau de la Come-Chaudron la partie supérieure du Champlain jusqu'à la pierre de la Wivre, la zone située entre la Terrasse et les Grandes Portes, toutes les fortes pentes sous la Chaume, autour de la Fontaine Saint-Pierre et de la Roche Salvée, sont vierges de toute investigation archéologique.

INTERPRÉTATION

Les surfaces exploitées se divisent en trois étendues distinctes : en premier lieu, une partie de la vallée de la Come-Chaudron et du Champlain, sur une centaine de mètres de large, des portes du Rebout au carrefour du chemin de l'Ecluse ; en second lieu, une partie du Parc-aux-Chevaux, de la Roche Salvée au pied du Porrey, enfin une toute petite partie de la Chaume et de la Terrasse. Pour le reste du site, mentionnons tout de même, au Porrey, la découverte de deux murs, l'un d'aspect cyclopéen, l'autre à contreforts. Les nombreux grattages de Garenne et d'Aboville n'apportent rien à la compréhension du site ; ils ne servent qu'à prouver, s'il le fallait, que la couche archéologique couvre tout le territoire de l'oppidum.

Quant à l'interprétation des fouilles, un certain nombre de problèmes se posent, directement liés à la conduite de la fouille et à la méthode employée. Sans entrer dans des détails purement techniques, disons seulement que le fait de fouiller une riche maison, par exemple, sans étendre la fouille dans ses abords, ne permet pas de vérifier l'existence possible de communs, ni de voir de quelle façon elle est intégrée au réseau des voies du quartier. De même, la rapidité de la fouille, à la pioche, en tranchées, détruit des objets et brouille les couches archéologiques, mélangeant ainsi des niveaux gaulois différents.

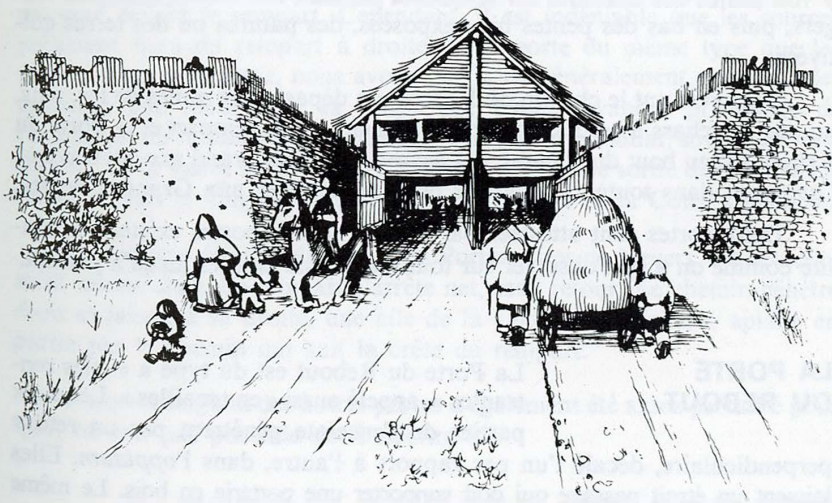
Ce n'est pas, pensons-nous, faire grief à Bulliot que de mentionner ses omissions ; la fouille parfaite n'existe pas de nos jours, à plus forte raison n'existait-elle pas davantage à une époque où l'archéologie balbutiait à

peine. Sans les moyens dont nous disposons, et l'expérience que nous avons acquise, Bulliot a su découvrir, au mieux, l'essentiel pour son époque.

Visionnaire, il écrivait : « peut-être enregistrons-nous avec trop de scrupules les moindres découvertes, les indications minutieuses, les faits microscopiques ; mais rien n'est indifférent dans le domaine de l'investigation. Des solutions lointaines se rattachent souvent à des vestiges d'abord négligés, et puisque le grain de sable a son utilité dans les édifices, ce travail de déblai historique ne sera pas entièrement stérile, en attendant le jour où des documents plus complets permettront d'expliquer définitivement l'état de la Gaule avant les Romains ».

La richesse de sa littérature et l'abondance de sa documentation sont uniques pour son temps. Son œuvre a fait entrevoir le monde celtique et permet actuellement de poser clairement un certain nombre de questions quant à l'organisation spatiale, sociale, économique et religieuse de l'*oppidum*.

La réponse à ces questions ne peut se faire maintenant que par la reprise des fouilles qui, nous l'espérons, se fera dans un avenir très proche. Le Beuvray reste une des clés de l'archéologie celtique européenne.



Reconstitution du système défensif de la porte du Rebut.

IV BIBRACTE, OPPIDUM PRINCIPAL DES ÉDUENS

Les Gaulois n'ont pas occupé le site les premiers ; déjà à la fin du Néolithique, le sommet est peuplé ainsi que l'attestent un poignard en silex du Grand-Pressigny (Touraine), des fragments de haches polies, des grattoirs, des éclats et rognons de silex. Du matériel de l'Âge du Bronze et du 1^{er} Âge du Fer nous est également parvenu.

On peut remarquer une forte dénivellation sous la Terrasse qui se continue sous le Porrey et ceinture régulièrement le sommet ; c'est ce ressaut qui correspond sans doute aux remparts des époques néolithique et hallstattiennes. La forteresse couvre alors une dizaine d'hectares ; enfermant le Porrey et la Chaume, elle domine le bassin de l'Arroux, face à la trouée du Mesvrin et s'intègre à un ensemble de petits sites de hauteur qui surveillent et dominent une voie qui joint la Seine à la Loire.

De cette forteresse primitive, les Gaulois ont fait l'*oppidum* le plus riche du pays éduen.

Imaginons maintenant que nous partons pour visiter Bibracte en ce temps là.

Plusieurs chemins sur lesquels se croisent les marchands, les colporteurs, permettent d'y accéder. De loin, déjà on aperçoit la ville couronnant le sommet. Sur les pentes, point de forêt, le bois sert à la construction et il ne serait pas prudent de conserver une couverture forestière si proche. On y voit plutôt des chaumes sur lesquelles paissent des brebis, quelques vergers, puis en bas des pentes bien exposées, des pâtures ou des terres cultivées.

En gravissant le chemin du Rebout, on dépasse des mines de fer, puis, au pas des chars à bœufs, on arrive enfin en vue du rempart et la Porte du Rebout est au bout du chemin. On devine au-delà le grand axe qui traverse l'*oppidum* dans toute sa longueur pour se terminer aux Grandes Portes.

Deux portes sont attestées par Bulliot, quatre portes existent en réalité comme on a pu l'observer sur tous les *oppida* étudiés jusqu'à présent.

LA PORTE DU REBOUT

La Porte du Rebout est du type à « ailes rentrantes », appelé aussi « en tenailles ». Les deux parties de l'enceinte pénètrent par un retour perpendiculaire, décalé l'un par rapport à l'autre, dans l'*oppidum*. Elles laissent un étroit passage qui doit supporter une porterie en bois. Le même appareil défensif se retrouve au passage des ruisseaux de la Fontaine Saint-Pierre et de la Come Chaudron. A la Fontaine de l'Ecluse les aménage-



La Porte du Rebout actuellement. La route coupe l'aile rentrante de gauche juste dans l'angle.

ments des pères Cordeliers au Moyen-Age, ont modifié notablement le paysage devant le rempart. Cependant, il est indéniable que les sources jaillissent hors du rempart à droite d'une porte du même type que les autres. Sous la terrasse, nous avons une porte généralement omise par les auteurs ; elle mène vers la Place aux Lades, avancée privilégiée de l'*oppidum*. Le ruisseau qui coule de la fontaine Grenouillat, sous le Porrey, au bord de la vallée de la Come-Chaudron, n'a pas de sortie directe dans le rempart mais le longe et se jette dans le ruisseau de la Come-Chaudron.

Le système défensif des Grandes Portes, dites de Nevers, est actuellement moins clair. Le rempart s'arrête net, sans retour. Le chemin pénètre droit et laisse, à sa droite, une aile de la « porte en tenaille », aplatie en partie par le chemin qui suit la crête du rempart.

L'aspect original des autres portes a également été assez perturbé pour qu'il ne soit pas possible de le décrire ici.

LE REMPART

Le rempart enferme les 135 hectares de la cité dans environ cinq kilomètres de périmètre. Il se présente actuellement, comme un vallonnement prononcé qui suit, sur la plus grande partie de son tracé, les cotes 700 à 600 mètres. Aux approches des fontaines de l'Ecluse et de la Come-Chaudron, il quitte ces altitudes et oblique franchement dans les pentes abruptes, englobant ainsi une portion des gorges de ces ruisseaux et leurs sources. Il est alors peu élevé, sans doute s'agit-il d'une construction tardive nécessaire au captage de nouvelles sources. D'autres terrassements, en divers points de l'*oppidum*, font penser à d'autres enceintes abandonnées, certainement au fur et à mesure de l'évolution des parties habitées. Le rempart a été exploré en 1868 près de la Porte du Rebout et dans la pente Nord-Ouest du ruisseau de la Come-Chaudron, sur une centaine de mètres. Ensuite, Bulliot réalise des sondages de loin en loin, jusqu'au Porrey. Partout, il rencontre le parement caractéristique d'un « *muris gallicus* » dans un éboulis de 7 à 8 mètres de hauteur.

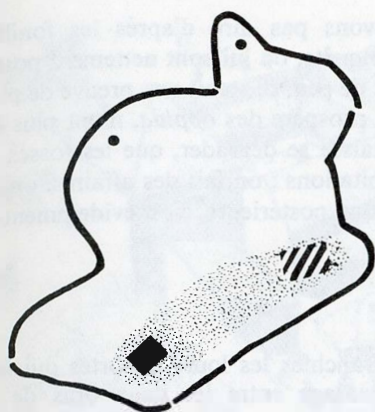
Le « *muris gallicus* », textuellement mur gaulois, est une des formes de rempart les plus répandues en Gaule et dont plusieurs exemples sont bien connus et ont été fouillés récemment. César, d'ailleurs, décrit très précisément celui d'Avaricum (Bourges) et ce qu'il en dit s'applique parfaitement à ce qui a été trouvé par ailleurs.

Il s'agit d'une muraille très épaisse, d'au moins 3 ou 4 m., armée de fortes poutres longitudinales transversales. Des lits de poutres espacés d'un peu moins ou d'un peu plus d'un mètre, alternent les uns avec les autres, soit dans le sens du rempart, soit perpendiculairement ; ils forment ainsi des sortes de caissons quadrangulaires remplis ensuite de pierre ou de terre ; les poutres sont solidement fixées entre elles par de longues fiches de fer d'environ 30 cm. Le parement extérieur est particulièrement soigné et montre des lignes de grosses pierres soigneusement équarries où, de place en place apparaît la section des poutres transversales. Ce type de rempart, dit César, qui n'est pas mauvais juge en la matière, est très bien adapté à la défense des villes, car « la pierre le défend du feu et le bois du bétail ».



Le rempart de Bibracte semble donc pour l'instant, tout à fait semblable au prototype idéal. Posé sur un terre-plein, il est, en plus, protégé par un fossé, profond de six mètres en moyenne et large de onze.

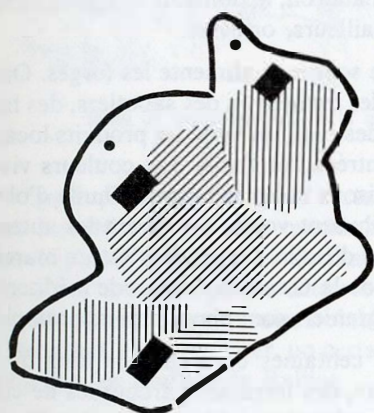
A l'extérieur, on voit des cabanes dispersées le long de ce fossé. Près de la porte du Rebout, Bulliot a trouvé une ligne d'amphores emboîtées les unes dans les autres, dans les terres de remplissage du fossé, posées sur du béton. Entre autre chose, ceci nous prouve que le rempart n'était plus entretenu dans les dernières périodes d'occupation du site. Le fossé a été comblé par des dégradations partielles du rempart et des constructions s'élevaient dans ses abords immédiats. Ceci a été aussi constaté sur l'*oppidum* de Zavist, en Bohême du Nord.

EVOLUTION DE L'HABITAT



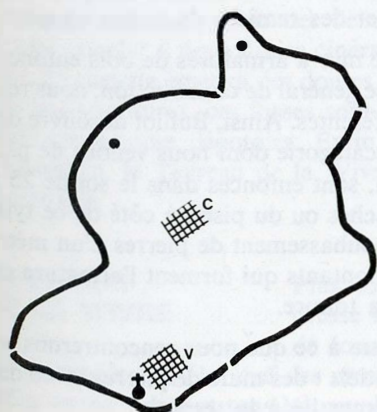
Néolithique et A. du Bronze

-  lieux de culte
-  résidence princière





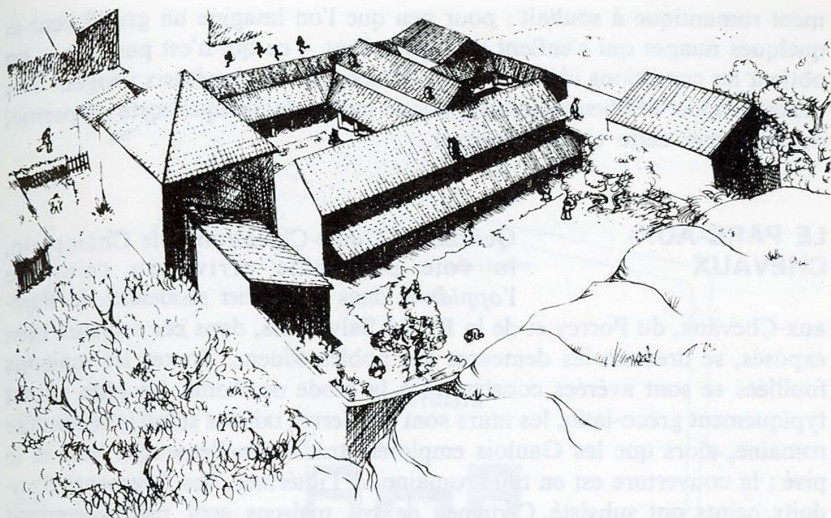
Fin de l'époque gauloise

-  quartiers artisanaux et commerciaux
-  quartiers nobles et résidentiels
-  lieux de marchés
-  édifices sacrés



Epoque moderne

-  habitat (couvent)
(village)
-  chapelle



Essai de reconstitution de la maison n° 1 du Parc aux chevaux.

Quel qu'en soit le type, certaines de ces maisons sont légèrement excavées, de deux ou trois marches au maximum ; d'autres ont des escaliers de plus d'une douzaine de marches qui correspondent avec des caves et non pas avec des pièces enterrées comme il a été écrit quelquefois. La plupart sont couverts vraisemblablement de chaume, d'autres peut-être de bardeaux de châtaignier, un certain nombre de tuiles romaines ainsi que l'attestent les fouilles de Bulliot.

D'autres trouvailles prêtent encore à confusion : il s'agit de fosses, dans le sol des maisons, contenant des amphores au col cassé remplies de débris divers, quelquefois des dents ou des monnaies de peu de valeur. Bulliot conclut à des « fosses cinéraires », mais déjà, quelques années plus tard, Déchelette émettra des doutes sur l'interprétation de son oncle. Plutôt que des sépultures, ces fosses sont des silos ou des trous de construction réutilisés comme dépotoirs. Enfin, dominant le quartier, au-dessus du Champlain, le Teureau de la Wivre sert très certainement de base à un sanctuaire.

LA PIERRE DE LA WIVRE

Plus loin à l'Ouest, la Pierre de la Wivre dresse son moignon de roche débitée en pierres de construction. On a voulu y voir la tribune où Vercingétorix, élu chef des armées gauloises, harangua ses troupes ou prêta serment devant tous les peuples de la Gaule. L'endroit est effective-

Malheureusement, nous ne pouvons pas dire d'après les fouilles anciennes, si ces faits précèdent la conquête, ou lui sont nettement postérieurs. S'ils la précèdent, ou la suivent de peu, ce serait une preuve de plus que les remparts, à la fin de l'époque prospère des *oppida*, n'ont plus un rôle défensif essentiel, puisqu'on les laisse se dégrader, que les fossés se comblent et se peuplent de petites habitations ; on fait des affaires, on ne fait pas la guerre... S'ils sont de beaucoup postérieurs, c'est évidemment la conséquence de la romanisation.

LA COME-CHAUDRON

Une fois franchies les lourdes portes qui ferment le passage entre les deux bras de la muraille, on pénètre dans un quartier industriel et laborieux ; c'est ici la Come-Chaudron, le domaine des gens du feu et du métal, forgerons, bronziers, émailleurs, orfèvres.

Un aqueduc y conduit l'eau d'une source et alimente les forges. On y trouve aussi des potiers, des verriers, des tonneliers, des sabotiers, des tailleurs d'os ; dans les boutiques le long des rues, on vend les produits locaux et ceux qui viennent de lointaines contrées, les tissus aux couleurs vives que les Gaulois affectionnent, les salaisons et les saumures, l'huile d'olive et les vins de Méditerranée, dont ils abusent volontiers disent les auteurs antiques, les verreries et les céramiques d'Italie. L'*oppidum* est un marché florissant qui accueille les marchands de la Gaule et du monde méditerranéen. Le commerce va bon train et les greniers sont abondamment remplis.

Le quartier s'étend sur plusieurs centaines de mètres le long de la grande voie centrale. De part et d'autre, des terrasses parcourues de chemins de desserte s'étagent du Champlain au ruisseau de la Come-Chaudron. Là se pressent les maisons des artisans, leurs ateliers, des boutiques, des cabanes aussi, des enclos et des remises de toutes sortes.

Alors que sur les autres *oppida*, le mur à armatures de bois enfoncés dans le sol en terre battue semble le type général de construction, nous rencontrons ici des édifices de formes différentes. Ainsi, Bulliot découvre des maisons dont les murs entrent dans la catégorie dont nous venons de parler : des poteaux, de 20 cm. de section, sont enfoncés dans le sol de 25 à 30 cm. et reliés entre eux par des planches ou du pisé ; à côté de ce type classique, il trouve des murs avec un soubassement de pierres d'un mètre maximum, longé ou traversé par des montants qui forment l'armature du pisé et de la partie supérieure et de la toiture.

Enfin, un troisième type s'apparente à ce que nous rencontrerons un peu plus loin dans des quartiers résidentiels : des murs de pierres, avec des fragments d'amphores et de tuiles, le tout lié à la terre.

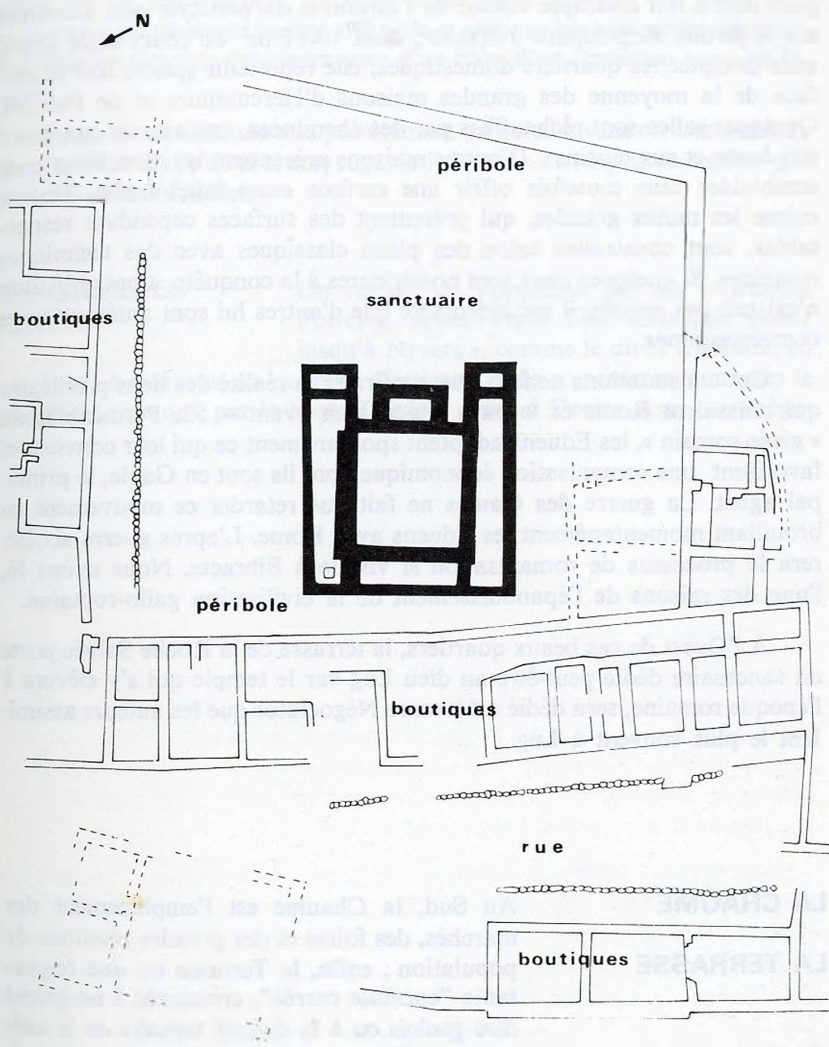
ment romantique à souhait ; pour peu que l'on imagine un grand vent et quelques nuages qui s'enflent et s'effilochent – ce qui n'est pas rare – on obtient les conditions idéales pour y camper un Vercingétorix vengeur à la dextre tendue. Malheureusement, aucun indice de quelque sorte ne permet de confirmer cette vision héroïque.

LE PARC-AUX-CHEVAUX

Quittant la Come-Chaudron et le Champlain, la voie principale arrive au cœur de l'*oppidum*, dans le quartier résidentiel du Parc-aux-Chevaux, du Porrey et de la Roche Salvée. Là, dans ces secteurs bien exposés, se dressent les demeures des nobles éduens. Toutes les maisons fouillées se sont avérées construites à la mode de Rome. Le plan en est typiquement gréco-latin, les murs sont en pierres taillées selon la technique romaine, alors que les Gaulois emploient traditionnellement le bois et le pisé ; la couverture est en tuile romaine. A l'intérieur, des fragments d'enduits peints ont subsisté. Certaines de ces maisons sont particulièrement remarquables tant par leur surface que par leur conception très élaborée et peuvent se comparer à celles d'Herculanum, de Pompéï ou de la Narbon-



La Terrasc. Le talus bordant l'enceinte carrée sacrée.



Le sanctuaire de Bibracte à l'époque romaine et les constructions voisines :
essai d'interprétation de Claude Rolley.

naise. La maison numéro 1 du Parc-aux-Chevaux (P.C. I) particulièrement, est une des plus grandes maisons connues à ce jour. Dans un vaste ensemble trapézoïdal de 70 m. de long, les bâtiments s'articulent selon un plan tout à fait classique autour de l'atrium et du péristyle puis s'ouvrent sur le jardin. Regroupant 3.800 m², dont 1.417 m² de cours et de jardin sans compter les quartiers domestiques, elle représente quatre fois la surface de la moyenne des grandes maisons d'Herculanum et de Pompeï. Quelques salles sont réchauffées par des cheminées, une aile est consacrée aux bains et aux cuisines. D'autres maisons présentent des caractéristiques semblables sans toutefois offrir une surface aussi inhabituelle. Toutes, même les moins grandes, qui présentent des surfaces cependant respectables, sont construites selon des plans classiques avec des techniques romaines. Si quelques unes sont postérieures à la conquête, alors qu'Autun n'existait pas encore, il est indéniable que d'autres lui sont antérieures ou contemporaines.

Ces constatations ne font que confirmer la réalité des liens privilégiés qui unissaient Rome et le pays éduen bien avant – 52. Perméables au « génie romain », les Eduens adoptent spontanément ce qui leur convient et favorisent une romanisation économique dont ils sont en Gaule, le principal agent. La guerre des Gaules ne fait que retarder ce mouvement en brouillant momentanément les Eduens avec Rome. L'après guerre accélérera le processus de romanisation si visible à Bibracte. Nous avons là, l'une des raisons de l'épanouissement de la civilisation gallo-romaine.

À l'Ouest de ces beaux quartiers, la terrasse de la Roche Salvée porte un sanctuaire dédié peut-être au dieu Lug car le temple qui s'y élèvera à l'époque romaine, sera dédié à Mercure Négociator que les auteurs assimilent le plus souvent à Lug.

LA CHAUME

Au Sud, la Chaume est l'emplacement des marchés, des foires et des grandes réunions de population ; enfin, la Terrasse est une importante "enceinte carrée", consacrée à un grand dieu gaulois ou à la divinité tutélaire de la cité.

LA TERRASSE

On l'a longtemps appelée camp de César ou de Marc Antoine en imaginant qu'elle avait abrité les légions qui accompagnèrent César après la chute d'Alésia. Or, comme il ne faut pas moins de 45 hectares pour un camp de 2 légions (12.000 hommes) à l'époque républicaine, on se demande comment ils auraient tenu dans les quelque 2.500 m² de la Terrasse.

Les « enceintes carrées » sont des sanctuaires typiquement celtiques dont plus d'une centaine sont connus en France. C'est ici l'espace sacré clos qui est la notion la plus importante ; effectivement, l'enceinte délimitée par un mur de bois, un talus et un fossé enferme une place vide où seuls un ou plusieurs puits à offrande et quelquefois une petite construction sont les témoins des cérémonies d'un culte dont l'essentiel nous est inconnu.

La porte est orientée très précisément au soleil levant ou couchant du solstice d'été. Celle de Bibracte regarde le levant : on ne peut la repérer que sur le plan des fouilles.

LES GRANDES PORTES

On ressort de l'oppidum par les « Grandes Portes », celles « que l'on entendait gémir jusqu'à Nevers », comme le dit la tradition, en traversant à nouveau un quartier d'artisans et de commerçants massés le long de la voie qui, par le Mont Dardon, mène à Decize et au pays séguivie.

V LE MONT BEUVRAY APRÈS BIBRACTE

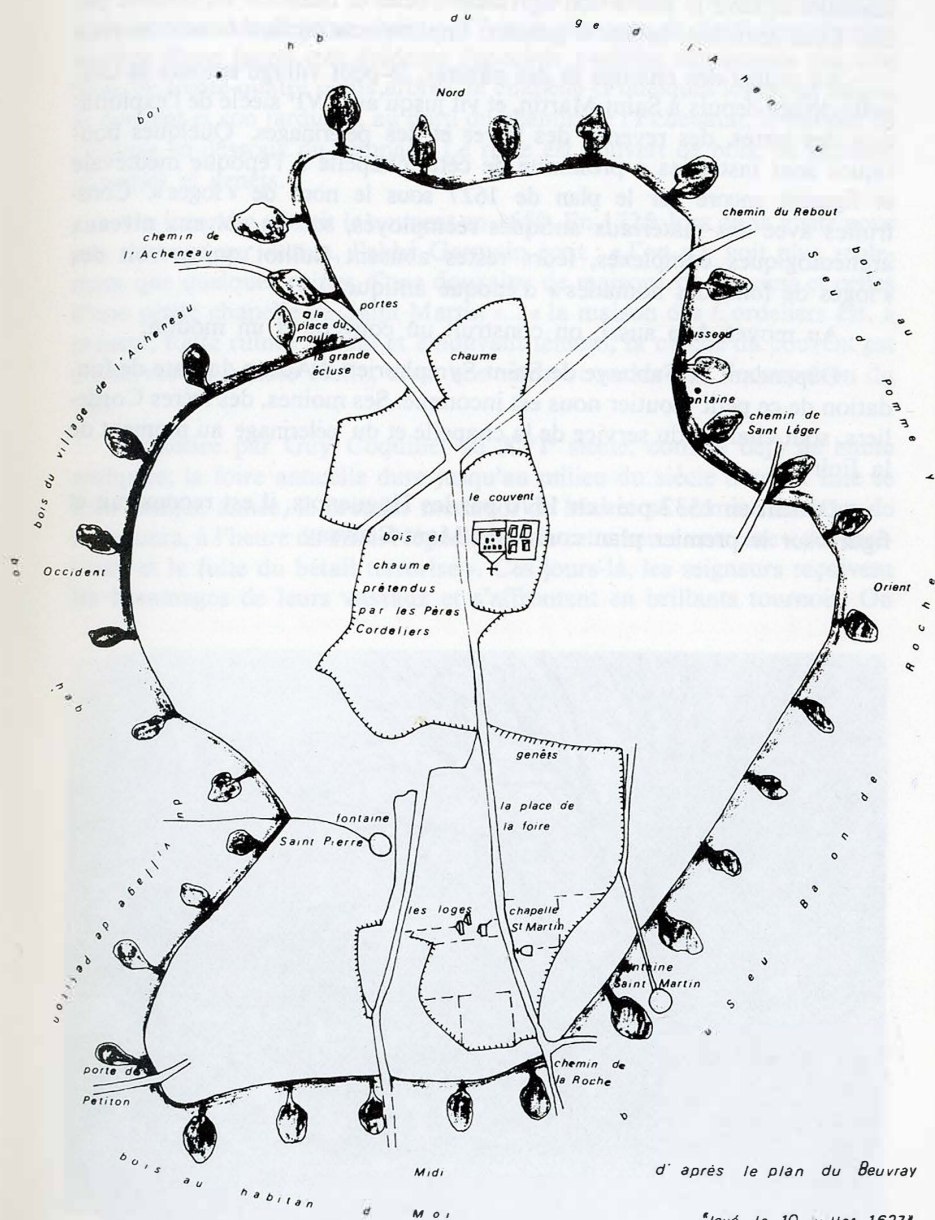
ÉPOQUE GALLO-ROMAINE ET MÉDIÉVALE

La politique d'organisation de la Gaule, décidée par Auguste, entraîne la création d'Augustodunum et par voie de conséquence, la disparition de Bibracte pourtant en pleine expansion. L'Empereur octroie et impose au peuple éduen une ville dont les splendeurs l'honorent et l'obligent.

Nous ne reprendrons pas ici les nombreuses et ingénieuses propositions de datation de la création d'Autun ; restons simplement dans l'opinion traditionnellement admise que la disparition de Bibracte et la naissance d'Autun sont contemporaines des dernières vingt-cinq années de notre ère. Cette période correspond d'ailleurs à la disparition des *oppida* celtiques d'Europe centrale sous le coup des invasions des Germains. L'abandon de Bibracte comme capitale n'entraîne pas la disparition de toute vie sur le Mont. Un petit village se resserre autour du temple romain de la Chaume ; Bulliot l'attribue à la « *dea bibracti* » qui serait la déesse tutélaire de la cité. Effectivement, on a trouvé à Autun, au XVII^e siècle, une plaque gravée, dédiée à la « *dea bibracti* ». Cependant cet objet a été si contesté déjà à l'époque de Bulliot et l'est encore suffisamment maintenant, pour que l'on ne puisse le prendre en considération tant que son authenticité n'a pas été prouvée.

Cet édifice de petite taille, environ 200 m², semble avoir été soigneusement décoré comme on peut l'imaginer à partir de quelques fragments de marbre cannelé, de débris de porphyre et de mosaïque de verre, de losanges de schiste noir. Construit à l'époque impériale, au début de notre ère, il est honoré jusqu'au IV^e siècle. Par ailleurs, le Teureau de la Roche porte également un petit sanctuaire de l'époque romaine, dédié à Mercure Négociator comme nous l'avons vu plus haut.

Un premier sanctuaire chrétien réutilise en partie le petit temple de la Chaume et, selon la légende, c'est à Saint-Martin que nous devons ce changement. Bien sûr, il n'est pas un coin de France où le saint apôtre n'ait commis quelque miracle, fait jaillir une fontaine ou se soit livré à sa fâcheuse passion de renverser des temples païens. Le Beuvray, avec son Pas de l'Ane, sa fontaine Saint-Martin, n'échappe pas à la tradition et, comme partout ailleurs, qu'il y soit passé ou non, il y a laissé d'impérissables souvenirs. Sulpice-Sévère raconte la mission de Saint-Martin en pays éduen et Bulliot pense pouvoir placer au Beuvray l'anecdote suivante : alors que le saint homme s'évertuait à démolir, sans rien demander à personne, un temple païen, ce manque de diplomatie lui attire une fois de plus, des ennuis. Un groupe de paysans fort en colère se précipite sur lui et



d'après le plan du Beuvray

"levé le 10 juillet 1627"

l'un d'eux le menace d'une épée ; à son habitude, Saint-Martin retire son manteau et tend le cou à son agresseur ; celui-ci chancelle et, dominé par une force invisible, tombe à genoux, implore son pardon et se convertit.

Au milieu des champs et des pâtures, le petit village entoure la chapelle dédiée depuis à Saint-Martin, et vit jusqu'au XVI^e siècle de l'exploitation des terres, des revenus des foires et des pèlerinages. Quelques boutiques sont installées à proximité de cette chapelle à l'époque médiévale et figurent encore sur le plan de 1627 sous le nom de « loges ». Construites avec des matériaux antiques réemployés, sur un sol aux niveaux archéologiques complexes, leurs restes abusent Bulliot qui y voit des « loges de fondeurs nomades » d'époque antique.

Au moyen-Age aussi, on construit un couvent et un moulin.

Dépendant de l'abbaye de Saint-Symphorien d'Autun, la date de fondation de ce petit moutier nous est inconnue. Ses moines, des frères Cordeliers, sont chargés du service de la chapelle et du pèlerinage au moment de la Foire.

Détruit en 1532 puis en 1570 par les Huguenots, il est reconstruit et figure sur le premier plan connu du Mont-Beuvray.



Saint-Léger-sous-Beuvray. Chaume de Beuvray. Foire du premier mercredi de mai.

TEMPS MODERNES Ce plan, levé en 1627 par J. Leclerc, géomètre à Chalon, à la demande du révérendissime Claude de la Magdeleine, évêque d'Autun et prieur de Saint-Symphorien montre d'une façon très évidente l'enceinte gauloise représentée par une ligne de trente-quatre petits arbres, la chapelle et quelques loges, au milieu le couvent et son jardin et, au bord du chemin de l'Echenault, le moulin de l'Ecluse en-dessous du rempart. Le reste est couvert de bois, de pâtures, chaumes et genêts.

Un incendie détruit le couvent en 1650. En 1725, lors de sa visite pour son ouvrage sur Autun, l'abbé Germain écrit : « l'on n'y voit plus seulement que quelques ruines d'une douzaine de maisons de paysans et celles d'une petite chapelle de Saint-Martin »... « la maison des Cordeliers est, à présent, toute ruinée ». Seul et émouvant témoin, la cloche du couvent est conservée au Musée Rolin, dans une vitrine consacrée à l'occupation du site.

Qualifiée par Guy Coquille, au XVI^e siècle, comme déjà de haute antiquité, la foire annuelle dure jusqu'au milieu du siècle dernier. Elle se tient chaque année, le premier mercredi de Mai et se termine au bout de trois jours, à l'heure de midi. Négociier après cette heure entraîne « des malheurs et la fuite du bétail terrorisé ». Ces jours-là, les seigneurs reçoivent les hommages de leurs vassaux et s'affrontent en brillants tournois. On



La chapelle Saint-Martin et la croix, sur l'emplacement du temple antique.

conclut alors les baux et louées. Un acte de 1454 nous fournit la liste des commerces présents : drapier, poeslier, forgeron et autres métiers du métal, saunier, mercier, marchand de vin, cordier, vendeur de barillets, verrier, fruitier, tupinier, marchand d'aulx et naturellement, les paysans avec les produits de leur terre et leur bétail.

Jusqu'au XIX^e siècle la population accomplit encore des actes superstitieux. Bulliot en a noté quelques-uns : « le premier mercredi de Mai, un certain nombre de villageois et villageoises, à jeun, gravissent la montagne à la pointe du jour. Ils se rendent successivement aux deux fontaines principales, celle de Saint-Pierre, et surtout celle de Saint-Martin, s'y agenouillent, prient et boivent de l'eau. C'est alors qu'ils déposent leurs vœux... (ils) consistent en pièces de monnaie... œufs et fromages. Les nourrices se lavent le sein dans la source pour obtenir un bon nourrissement. D'autres vont au Rocher du Pas-de-l'Ane... là, dans une cavité, ils puisent les gouttes d'eau laissées par la pluie, comme un spécifique contre la fièvre et autres maux, ne comptant sur la guérison qu'après avoir déposé, à leur tour une offrande. Ces devoirs accomplis, ils montent à l'oratoire Saint-Martin, et lient autour de la Croix une lisière d'étoffe, ou bien, formant un faisceau de cinq branches magiques, un bouquet de cinq plantes charmées, cueillies, avant l'aurore, ils l'attachent au pied de la Croix. L'efficacité n'est complète qu'à la dernière offrande, la plus puissante paraît-il, contre les maléfices. Les villageois, à cet effet, s'avancent à reculons vers la Croix, tenant en main un bâton ou baguette de coudrier, ils le jettent derrière l'épaule gauche dans la direction de la Croix, sans se retourner, et se préservent ainsi de l'influence du mauvais œil. Les vœux du reste, s'appliquent à tout, aux infirmités du corps et de l'esprit, à la prospérité des bœufs et des porcs, à l'abondance des récoltes, à la levée des charmes ».

A la fin du XIX^e siècle on y monte toujours, sans autre raison que de se retrouver, et quelques propriétaires de chèvres et de moutons font l'ascension avec leurs bêtes pour profiter de la pâture.

Depuis, pour des raisons de confort climatique, le rassemblement a lieu en juillet, le premier dimanche du mois. Cette fête organisée par les « Amis du Beuvray », association qui entretient régulièrement, depuis la première guerre, le souvenir de Bibracte dans la population locale, rassemble chaque année, plusieurs milliers de Morvandiaux, venus au Beuvray perpétuer le souvenir des grandes foires.

VI LE SITE ACTUEL ET SA VISITE

TABLE D'ORIENTATION

Si vous faites comme tout le monde, suivez la route, puis le chemin en face et arrêtez vous là où tout le monde s'arrête, devant la table d'orientation ; vous aurez peut-être le rare privilège de voir le Mont-Blanc au lever du soleil, mais vous n'aurez rien vu de l'*oppidum*, c'est normal, vous venez de le traverser, il est derrière vous.

Pour peu que vous ayez déjà une idée de la Bibracte antique ou que vous reveniez de Pompéï, vous n'êtes pas loin à ce moment, de considérer les archéologues celtiques comme de joyeux plaisantins. Evidemment là-haut, on ne voit rien, si ce n'est le panorama quand il fait beau, du moins au premier abord. Car « on ne visite pas Bibracte, il faut le redécouvrir ». C'est un viel amoureux du Beuvray qui a écrit cela il y a déjà longtemps, dans un cahier d'écolier couvert de notes et de souvenirs qu'il nous a donné juste avant sa mort. Que l'on n'y voit pas une sentence solennelle, c'est seulement l'expression juste d'un monsieur qui avait donné la part qu'il fallait aux ronciers et aux broussailles pour pouvoir s'y retrouver. Et encore, de son temps, était-ce moins touffu que maintenant.

DÉPART DE LA VISITE

Reprenons donc notre visite par où il faut la prendre. Partons de la Croix du Rebout, c'est-à-dire de l'intersection de la route départementale avec l'ancienne voie d'accès à l'*oppidum*, recouverte partiellement dans la dernière partie par une route moderne qui sépare la Nièvre de la Saône-et-Loire.

Il est amusant de se rappeler ici la petite note de Déchelette dans son guide, « l'*oppidum* de Bibracte ».

« Quel que soit le chemin suivi, l'ascension du Beuvray n'est nullement fatigante. On trouve des bœufs et des ânes à l'Echenault et au Poirier au chien, mais il serait prudent de les retenir à l'avance ».

PORTES DU REBOUT

Dans la montée, les pentes de part et d'autre de la route, sont plantées de feuillus qui abritent des buissons de houx ; il faut imaginer là des chaumes à moutons et un faubourg le long de la route, plus ou moins dense selon les endroits. Après le deuxième virage sérieux on aperçoit quelques conifères au bout de la route, surtout à gauche, et environ 60 mètres après la pancarte « Portes du Rebout », deux très grands sapins que

l'on ne peut pas manquer. Les deux sapins sont plantés sur le bord externe du fossé devant le rempart qui n'est autre que ce fort talus coupé ici par la route. L'ensemble est bien visible, en partie grâce à la sapinière qui couvre une grande partie de la Come Chaudron – nous y sommes – et empêche toute végétation de proliférer sous son ombre.

Il est relativement facile de suivre un certain temps le sommet du rempart, en marchant entre les lignes de sapins et de descendre jusqu'au ruisseau de la Come-Chaudron.

ANCIENNE VOIE

Revenons à la porte ; à droite, de l'autre côté de la route, nous voyons un chemin creux bordé de pieds de hêtres tordus, pratiquement dans le prolongement de la route ; c'est l'ancienne voie, laissée ici intacte par la route moderne, bordée par une haie qui a pris de l'âge.

On appelle ici des « pieds cormiers » ces hêtres, couchés quand ils étaient jeunes, formant des haies au siècle dernier ; ils se trouvent ainsi sur les limites anciennes qui souvent, reprennent des limites antiques et nous sont d'un grand secours. On ne peut cependant s'y fier totalement, certaines limites ou certains chemins ont quelquefois changé de place de quelques mètres, d'autres ont été créés bien plus tardivement. En empruntant le chemin sur quelques mètres, on suit à gauche les restes d'une des ailes rentrantes de la porte « en tenailles ». En face, à une quinzaine de mètres de l'autre, voici la deuxième aile ; le talus est ici extrêmement net, l'angle du rempart, bien apparent, le fossé devant également. Comme de l'autre côté, le fossé, le rempart et les parties à l'intérieur sont couverts d'une sapinière qui aide à les distinguer. Il faut évidemment retirer par l'imagination, tout ce qui comble le fossé pour l'additionner à la hauteur actuelle du rempart.

COME-CHAUDRON

Franchissons maintenant les portes et pénétrons dans l'*oppidum* ; la Come-Chaudron est à notre gauche, dans les sapins, le chemin ancien à droite, bordé de feuillus, le Champlain de l'autre côté du chemin. Pendant 450 m. environ depuis la porte nous traversons donc le quartier artisanal, jusqu'au croisement de la Cagnotte où arrive à droite le chemin qui vient de l'Echenault ; l'endroit est facilement repérable, étant situé à quelques mètres en deçà du panneau « attention au feu ».

A gauche de ce croisement se situait le couvent des Cordeliers, à peu de distance de la route qui, à partir d'ici retrouve le tracé du chemin ancien, témoins les hêtres si caractéristiques de part et d'autre.



Vue depuis les Grandes Portes vers le Mont Prénéley.

La végétation est toujours dominée par le sapin mais un peu plus mêlée de feuillus et de squelettes de hêtres tués sur pied pour les besoins de l'exploitation. Le sous-bois est très dense et, dans beaucoup d'endroits impraticable si l'on n'a pas des aptitudes de sanglier.

PARC AUX CHEVAUX

Un peu plus loin à 700 m. des portes du Rebout, un chemin s'enfonce sur la gauche vers la fontaine Grenouillat et vers le Porrey ; en face, de l'autre côté de la route, le Parc aux Chevaux. Nous voici dans les quartiers de l'aristocratie éduenne.

Les hêtres maintenant ont remplacé les sapins d'un côté comme de l'autre, tout au moins pour les parties que l'on voit de la route ; il est plus aisé d'y faire quelques pas.

A 1 km., la route qui redescend forme un angle sur la droite, dans lequel un peu plus bas dans le taillis actuel, Bulliot installa l'hôtel des Gaules ; à cette époque bien sûr, ces taillis n'existaient pas encore, ni la sapinière qui est en-dessous et le maître des lieux devait jouir d'un bon ensoleillement et d'une fort belle vue. Nous sommes d'ailleurs sur l'emplacement de la fameuse maison n° 1 du Parc aux Chevaux. (Cf. p. 45).



Le rempart et le fossé vers les Grandes Portes.

LA CHAUME

Mais continuons notre route qui, en fait, devient maintenant un chemin. Nous laissons l'ombre des hêtres pour entrer dans une vaste clairière, c'est la Chaume, en quelque sorte le champ de foire de l'*oppidum*. Sur un monument élevé en 1903 à la mémoire de Jacques-Gabriel Bulliot on peut lire des citations des « Commentaires » de César où il mentionne le nom de Bibracte. Juste à côté, une petite table porte un plan de l'*oppidum* et, un peu plus loin face à l'Est, on trouve la table d'orientation.

En se dirigeant vers la chapelle, on longe, à droite, quelques maisons fouillées par Bulliot, parmi lesquelles les loges et quelques petits bâtiments du village médiéval. Toute cette zone est très facilement repérable ; à la belle saison, elle est couverte de fougères, de quelques arbustes et de digitales. En hiver, les fougères gelées s'écrasent dans les creux des fouilles remblayées.

La croix et la chapelle Saint-Martin ont été érigées à la fin du siècle dernier ; on doit les plans de la chapelle à Roidot, architecte d'Autun passionné d'Antiquité. Elle est implantée dans le premier sanctuaire chrétien, au milieu du temple antique.

LA TERRASSE

Devant la chapelle, le chemin tourne à droite nous conduisant sous la sombre voûte des fameux hêtres tortueux du Beuvray. Noirs et tourmentés, ils veillent sur l'enceinte sacrée et il s'en faudrait de peu pour qu'on les croie magiques ; peut-être suffirait-il, venant un jour d'hiver, quand ils sont bien nus et bien noirs, de les écouter gémir et craquer sous un vent de tourmente qui accroche et arrache tour à tour des écharpes de brouillard à leur branches.

Ces frondaisons séculaires, sous ce ciel démesuré nous feraient croire qu'ils ont connu Vercingétorix, et vous trouverez bien quelque rêveur pour vous soutenir qu'ils sont millénaires. En réalité, ils ont peut-être cent-cinquante ou deux-cents ans, ce qui est déjà respectable. Parmi les plus expressifs, certains ont été dédiés de façon posthume à des vergobrets modernes de la Société des Amis du Beuvray ; vous trouverez ainsi au pied de ces arbres des plaques gravées au nom de Charles Brunot et Jean Menand.

Sous leur ombre qui empêche toute herbe de pousser, on peut suivre facilement le pourtour de l'enceinte bordée par le talus, ici très apparent. Au bout de la Terrasse en contrebas du talus, une ouverture lumineuse nous attire ; à nos pieds, derrière les fougères et les buissons, la cime d'une ligne de grands arbres se détache et indique l'emplacement du rempart. En-dessous, la Place aux Laidès s'allonge vers la vallée ; couverte de sapins, elle a tout oublié du faubourg gaulois qui y prospérait, tourné vers le midi.

Au delà enfin, après une petite vallée ensermée dans les collines, la vue s'étend sans obstacles vers la Loire et se perd dans un très large horizon.

Nous avons maintenant traversé l'*oppidum* dans toute sa longueur, revenons sur nos pas jusqu'au Parc aux Chevaux où la route redescend. Deux cents mètres après le carrefour, nous croisons le chemin de la fontaine Saint-Pierre, à droite dans la pente.

LES GRANDES PORTES

Un peu plus loin encore, à trois cents mètres du carrefour, un chemin sur la droite conduit aux Grandes Portes d'où l'on profitera d'une belle échappée sur les monts du Morvan ; au fond, à droite, culmine le Haut-Folin et, un peu en avant, le Préneley domine les sources de l'Yonne où se trouve un sanctuaire romanisé que l'on étudie actuellement.

Le rempart est le talus planté de grands hêtres sur lequel nous nous trouvons. La porte même est difficile à décrire, étant en partie modifiée ; disons seulement qu'elle est juste à l'intersection du chemin et du rempart.

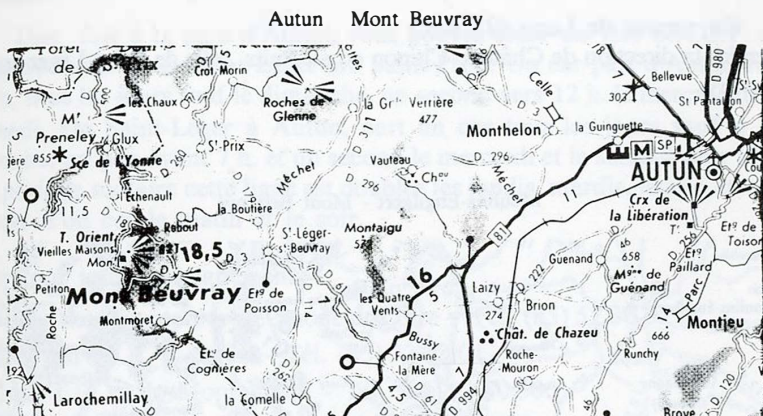
Reprenant la route, on traverse d'anciens vergers de part et d'autre pour s'arrêter une dernière fois au rempart à l'emplacement du panneau marqué « Les Grandes Portes » ; ne vous laissez pas abuser, il a été placé là par erreur. A droite comme à gauche, on voit très bien le rempart traverser la pente, surmonté de sa ligne d'arbres tordus.

Nous quittons la ville à travers les faubourgs qui se sont étalés sur cette pente en plein soleil, mais nous ne suivrons pas la voie ancienne qui a pratiquement disparu dans la partie la plus élevée du Beuvray. Partant d'une porte située approximativement entre la chapelle et la fontaine Saint-Martin, elle gagnait l'étroite vallée du ruisseau de la Roche puis rejoignait la vallée de la Loire.

Il serait fastidieux de tenter de décrire de la sorte tout l'oppidum, d'autant plus que dans son état actuel, il n'y a pas partout quelque chose de très évident à voir. Nous vous proposons maintenant un certain nombre de promenades tant sur le site que dans les alentours.

VII CIRCUITS, PROMENADES, ACCÈS

Plusieurs possibilités s'offrent à vous pour arriver au pied du Beuvray, au lieu-dit « La Croix du Rebout », intersection de la route départementale 3 et de la voie d'accès au sommet :



Extrait carte I.G.N. au 250.000°. Les parcs n° 6.

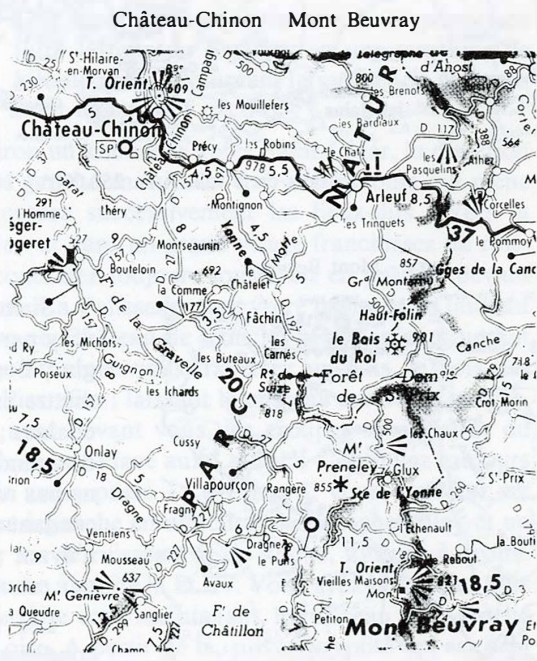
En voiture ou en car :

En venant d'Autun (25 km. 500).

Prendre la direction de Moulins, passer à Montheau, la Grande-Verrière, et Saint-Léger-sous-Beuvray.

En venant de Château-Chinon (26 km.).

Prendre la direction de Luz, puis celle de Saint-Léger-sous-Beuvray.



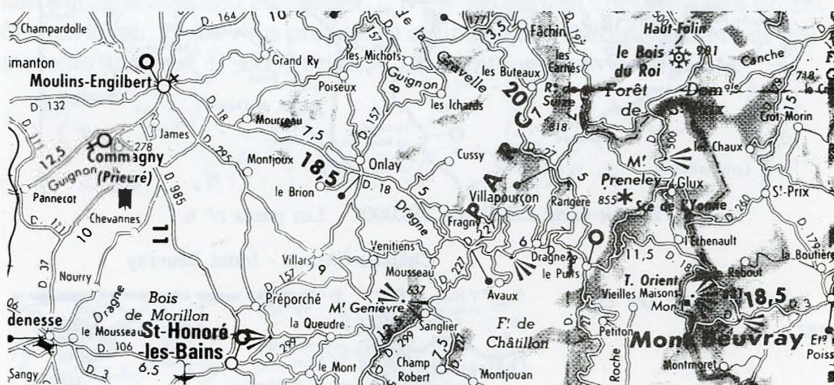
Extrait carte I.G.N. au 250.000°. Les parcs n° 6.

En venant de Château-Chinon par la vallée de l'Yonne (22 km. 500)
Prendre la direction d'Autun ; tourner à droite au Pont Charreau et passer à Vermenou, au Châtelet puis à Glux.

En venant de Moulins-Engilbert (25 km.)
Prendre la direction d'Autun puis celle de Saint-Léger-sous-Beuvray.

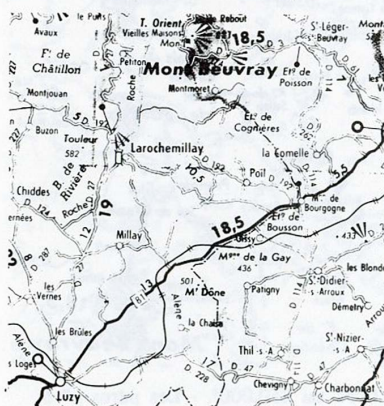
En venant de Luzy (25 km.)
Prendre la direction de Château-Chinon et, au Puits, celle de Saint-Léger-sous-Beuvray.

Moulins-Engilbert Mont Beuvray



Extraits carte I.G.N. au 250.000°. Les parcs n° 6.

Luzy Mont Beuvray



Si vous voulez monter au Beuvray par temps de neige ou de verglas, il est fortement conseillé de mettre des pneus spéciaux ou des chaînes ; il est également prudent de prendre garde en montant, de ne pas rencontrer de véhicule descendant en sens interdit parce que n'ayant pu monter plus haut, ce qui est assez fréquent.

Les cars peuvent monter à condition d'être aptes à la route de montagne.

SI VOUS ÊTES UN ADEPTE DE LA S.N.C.F.

Faites en sorte d'arriver à la Gare d'Autun, soit par les lignes traditionnelles, soit par le T.G.V. qui vous conduira jusqu'à Montchanin où vous trouverez une navette pour Autun (renseignez-vous bien toutefois, il n'y a pas autant de navettes que de trains).

Une fois à la gare d'Autun, vous pouvez louer un vélo S.N.C.F. ou prendre le car pour Saint-Léger (ou Saint-Prix). Un car part d'Autun vers 18 h. tous les jours sauf le dimanche, un second vers 12 h. le mercredi et le samedi. De Saint-Léger à Autun, part un car tous les jours sauf le dimanche, un peu avant 7 h. et un second le mercredi et le samedi vers 13 h. En période scolaire cette ligne est doublée les lundis, mardis, jeudis, et vendredis d'un car le matin et le soir.

Pour tous renseignements :

Régie des Transports de Saône-et-Loire Tél. (85) 52.30.02.

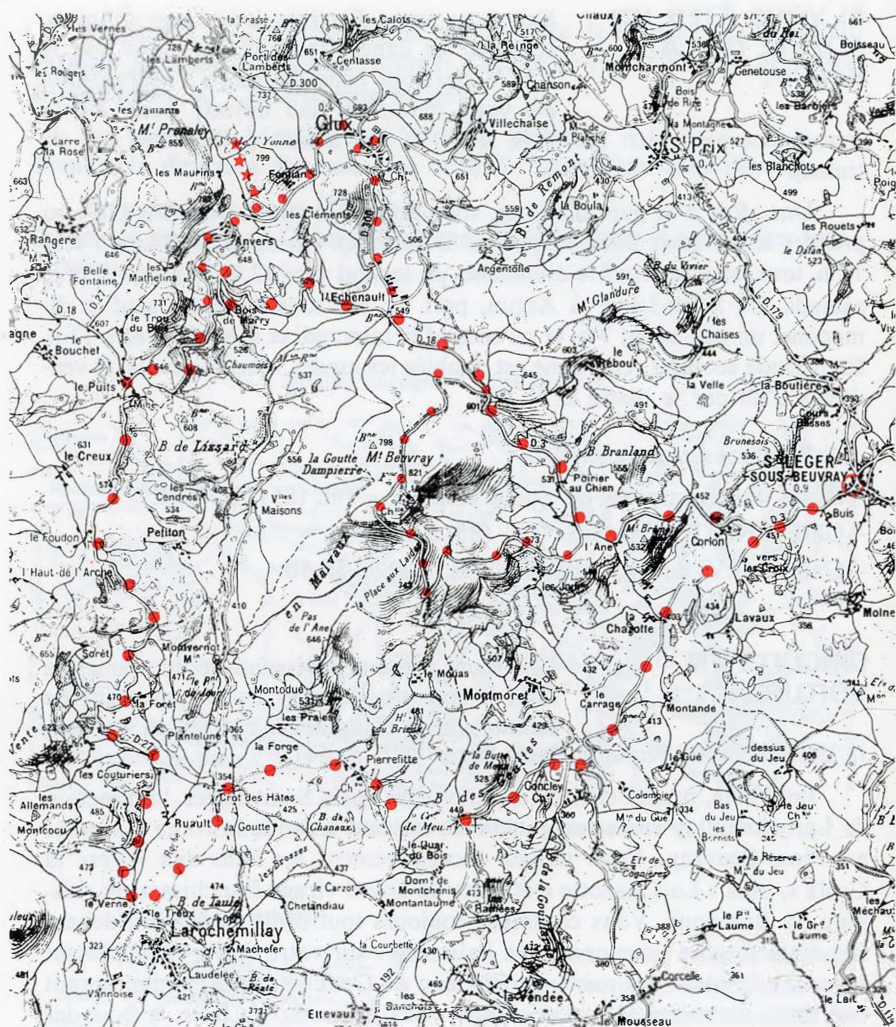
Gare S.N.C.F. d'Autun Tél. (85) 52.28.01.

Gare T.G.V. de Montchanin Tél. (85) 93.50.50.

CIRCUITS EN VOITURE

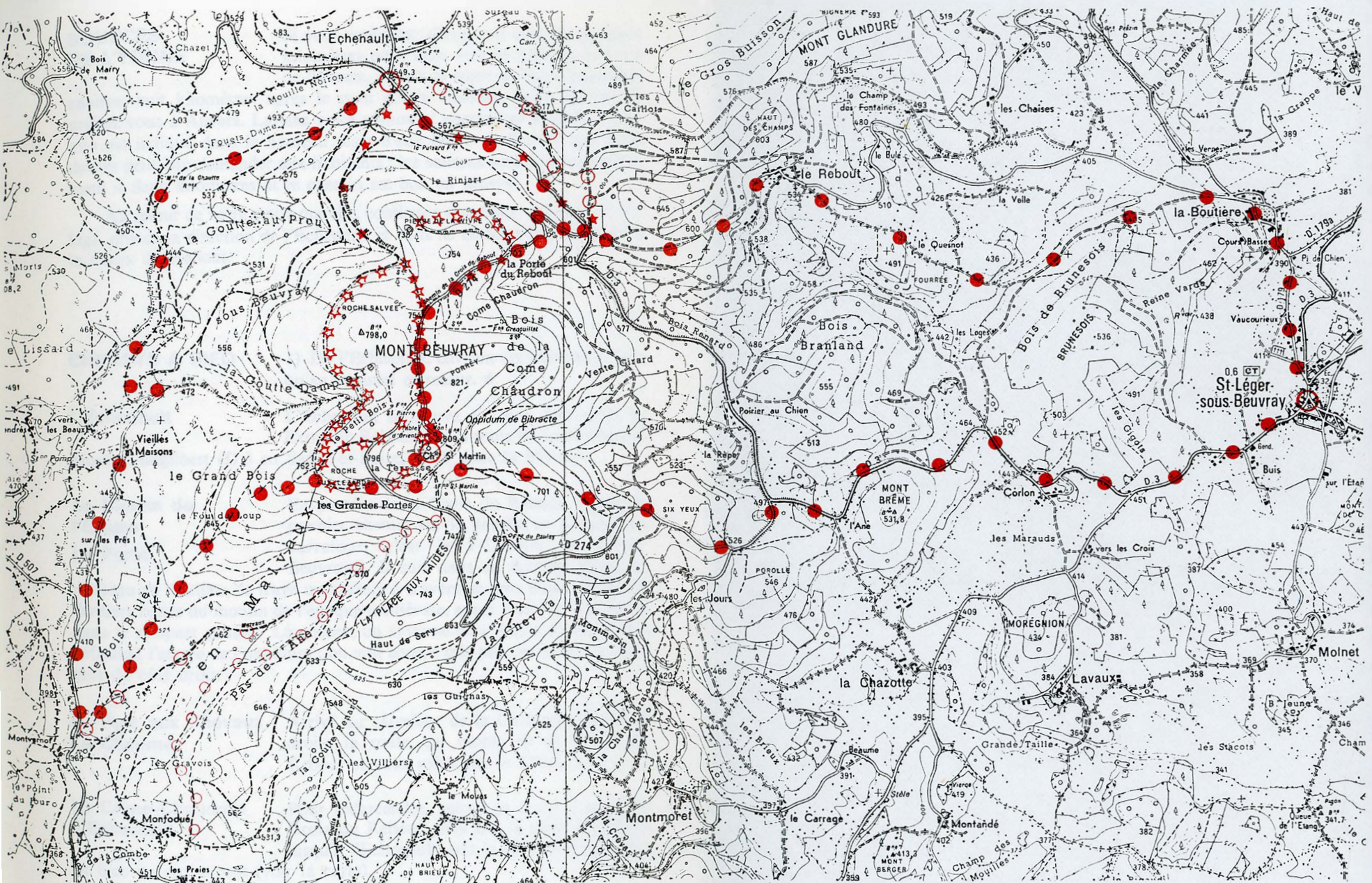
Une toute petite et ravissante route permet de faire le tour du Beuvray en une trentaine de kilomètres, en comptant la montée au sommet, la descente et le retour à Saint-Léger. (Cf. p. 64).

Pour cela, prenez environ un kilomètre après Saint-Léger, la direction de Larochemillay sur votre gauche en laissant à droite la route qui mène au Mont-Beuvray. Vous passez successivement les lieux-dits « Vers la Croix », puis « La Chazotte » et dans un grand virage franchissez un ruisseau, la Braconne. Vous continuez toujours tout droit en passant devant une maison qui a pour nom « La Palissade » sur votre droite et en laissant à gauche la route qui mène au Château de Conclely. Puis en empruntant une route forestière non goudronnée vous traversez un bois, le bois des Gouttes, et vous arrivez à Pierrefite ; laissant le château sur votre gauche, vous traversez le hameau avec devant vous, les croupes secondaires du Beuvray, le « Pas de l'Ane » et la « Place aux Laides ». Continuez toujours sur votre gauche, et après avoir passé « La Forge », vous arriverez au « Crot des Hâtes ». Tournez à gauche en direction de Larochemillay et un peu plus loin, au carrefour sur le ruisseau de la Roche, tournez à droite, passez le pont et prenez encore à droite la D. 27. Vous avez là une des plus belles vues du Beuvray ; derrière vous maintenant, le ruisseau de la Roche court vers la vallée de la Loire. A partir de là, suivez la route qui est bien indiquée jusqu'à la Croix du Rebout.



Extrait carte I.G.N. 50.000^e. (n° XXVIII, 25).

- Tour du Beuvray.
- Accès au sommet.
- Accès aux sources de l'Yonne.
- ★ Chemin des sources de l'Yonne.



- ★ 1. De l'Echenault au sommet, aller et retour.
- 2. Chemin de la Croix du Rebut à l'Echenault.
- ☆ 3. 4. Trois circuits de visite de l'oppidum.

- 5. 6. Grands circuits.
- 7. Chemin de Malvaux.
- 8. Chemin présumé celtique.

SOURCES DE L'YONNE

Si vous souhaitez allonger le tour de quelques kilomètres pour aller voir de près les sources de l'Yonne, prenez la route de Glux, à gauche, environ huit kilomètres après le pont sur le ruisseau de la Roche, et arrêtez-vous à Anvers. Laissez votre voiture et poursuivez à pied, le chemin est indiqué dans le hameau mais d'une façon si discrète que vous devrez peut-être demander aux habitants ; les sources sont approximativement à deux kilomètres et le chemin est bon en général.

Au retour de votre petite marche, continuez vers Glux, traverser le village, prenez la direction de l'Echenault et vous ne tarderez pas à arriver à la Croix du Rebout.

CIRCUITS A PIED

1) De l'Echenault, environ six kilomètres jusqu'au sommet et retour. ★

L'Echenault

L'Echenault se trouve à 1 km. 500 après la Croix du Rebout, sur la route de Saint-Léger à Moulins-Engilbert (D 3 en Saône-et-Loire, D 18 dans la Nièvre).

Le Moulin de l'Ecluse

La Porte

En partant de la Croix du Rebout, prenez le premier chemin sur la gauche en arrivant au carrefour, c'est le « Chemin du Mont-Beuvray ». Il suit dans sa dernière partie le ruisseau de l'Ecluse, se fraye un chemin à travers de gros blocs de pierre, derniers restes du moulin de l'époque médiévale, avant d'arriver à la porte dans le rempart gaulois. Là encore, un système de « portes en tenailles » défendait l'entrée de l'oppidum ; on voit encore très bien le retour du rempart du côté droit.

Le Parc aux Chevaux La Chaume

Arrivé au carrefour de la Chazotte, prenez à droite la route qui monte de la Croix du Rebout et vous mène sur la Chaume.

La Come-Chaudron L'Echenault

Pour redescendre, suivez la route jusqu'à la Croix du Rebout, puis soit la route à gauche jusqu'à l'Echenault, soit le chemin de gauche, en face du croisement (voir la carte).

La Chaume

2) De la Chaume, environ 4 km. aller et retour.

☆

Les Grandes

Portes

Le Rempart

Le Moulin de

l'Ecluse

La Porte

Le Parc aux Chevaux

La Chaume

Prenez la route qui redescend dans le sens obligatoire pour les voitures. Environ 300 m. après le panneau de sens unique, descendez par le chemin de droite, vers les Grandes Portes. Là, montez sur le rempart à droite, pour repérer le chemin qui le suit jusqu'au Moulin de l'Ecluse (l'entrée du chemin en question est toute proche des Grandes Portes mais n'apparaît pas immédiatement). L'état en

est excellent mais, aux abords du ruisseau de la Fontaine Saint-Pierre, devient quelque peu broussailleux sur quelques dizaines de mètres. Guidez-vous à l'aide du talus du rempart et des grands hêtres qui le jalonnent et vous n'aurez pas de problèmes. De l'autre côté du ruisseau, le chemin est à nouveau très bon jusqu'au ruisseau de l'Ecluse où il se fait plus touffu dans les derniers mètres. On peut, d'ailleurs, descendre aisément dans le fossé du rempart en contrebas d'où l'on voit bien l'angle de la « porte en tenailles » qui défend l'entrée du chemin. Traversez le ruisseau et prenez le chemin de l'Echenault pour remonter à droite, vers la Chazotte, puis à nouveau à droite pour regagner la Chaume.

3) De la Chaume, environ 2 km. aller et retour. ☆

La Chaume

Les Grandes Portes

Le Rempart

La Terrasse

La Chaume

Comme dans la promenade décrite ci-dessus, descendez aux Grandes Portes ; prenez à gauche et suivez soit le sommet, soit le fossé du rempart, coupez la route et continuez de l'autre côté de la même façon. Vous ne tarderez pas à rencontrer un petit chemin sur la

gauche qui vous ramènera sur la Chaume.

4) Des Portes du Rebout, environ 1 km. 500 aller et retour. ☆

Les Portes du Rebout

Le Rempart

La Pierre de

la Wivre

En principe, le chemin de la Pierre de la Wivre est indiqué, mais la pancarte s'efface petit à petit, le chemin aussi, méfiez-vous. Quand vous vous trouvez dans le sens de la montée face aux Portes du Rebout, vous voyez un che-

min, à droite, nettement en-dessous de la porte, à quelques mètres du panneau indicateur. Ce chemin, en très bon état, n'est pas celui de la Pierre de la Wivre, il descend à l'Echenault, mais vous devez l'emprunter sur une centaine de mètres avant de trouver sur la gauche, un petit sentier qui remonte vers le rempart, avant de tourner franchement à gauche, et de gravir celui-ci. Il vous conduira, s'il n'est pas rebouché, à la Pierre d'où vous pourrez bénéficier d'un agréable panorama. Selon que le sentier a été fraî-

chement dégagé ou non, l'accès en est facile ou à peu près impraticable dans sa dernière partie. N'insistez pas si tel est ce dernier cas, vous y passeriez des heures, dans des broussailles d'où l'on ne voit rien. C'est avec les abords de la Roche Salvée et du Couvent, un des plus mauvais endroits de l'*oppidum*.

Revenez par le même chemin.

Deux très beaux circuits à pied pour marcheurs expérimentés (se référer à la carte I.G.N. au 25.000^e).

5) De Saint-Léger, une quinzaine de kilomètres. ●

SAINT-LÉGER

La Boutière

Le Rebout

La Croix du Rebout

Les Portes du

Rebout

La Come-Chaudron

A Saint-Léger, prenez la direction de Saint-Prix par la D. 179, puis à la sortie du hameau de la Boutière, prenez à gauche le G.R. 13 ; vous êtes là sur le chemin antique (ou tout au moins son emplacement). Suivez le jusqu'au Rebout, puis jusqu'à la Croix du Rebout où vous traversez la D. 3. Montez par la route qui réutilise dans presque sa totalité le chemin de la Croix du Rebout, grand axe qui traverse l'*oppidum* et ressort aux Grandes Portes.

Le Parc-aux-Chevaux

La Chaume

L'Ane

SAINT-LÉGER

Pour redescendre, cherchez un peu plus bas que la table d'orientation, le chemin indiqué sur la carte et qui vous mène jusqu'à la D. 3 pour regagner Saint-Léger.

6) Tour complet par l'Echenault, Vieilles Maisons, Montvernnot, les Grandes Portes, la Terrasse, La Chaume, le Parc-aux-Chevaux, le Chemin de la Croix du Rebout et retour à l'Echenault ; une douzaine de kilomètres.

● Oo

Le chemin

présupposé celtique

de Malvaux

Les grands marcheurs n'auront aucun mal à allonger encore les circuits s'ils le désirent, à l'aide de la carte au 25.000^e dont nous reproduisons un extrait. Qu'ils se méfient toutefois des chemins en pointillé simple, ils se terminent quelquefois très mal.

On peut aussi emprunter le chemin de Malvaux, qui est en parfait état ; il part de Montvernnot et se dirige vers la Terrasse en suivant le ruisseau de Malvaux ; malheureusement, le deuxième tiers disparaît plus ou moins comme on le voit sur la carte, mais il est possible de couper à travers bois sans trop de difficultés. Sinon, on peut choisir de revenir par le

chemin du versant d'en face, de l'autre côté du ruisseau, qui est très certainement une des voies gauloises. Pour cela, franchissez le ruisseau de Malvaux à l'endroit où le chemin qui monte de Montvernot est rejoint par celui qui vient de Montodué (signalé sur la carte par l'altitude 570) ; cherchez alors le chemin qui descend à Montodué. Ce chemin passe le long d'une paroi rocheuse où il est taillé dans le roc et on peut voir encore par endroits, en soulevant les feuilles mortes qui s'y accumulent, les ornières creusées dans la roche par les roues des charrois.

Les sources de l'Yonne

7) les sources de l'Yonne, par Anvers, d'où l'on a une excellente vue sur le Beuvray ; environ 7 km. Départ de l'Echenault, retour à l'Echenault ; se référer à la carte.

HÉBERGEMENT DIVERS

A Saint-Léger-sous-Beuvray :

Hôtels et restaurants :

Hôtel du Mont-Beuvray (hôtel, restaurant). Tél. (85) 82.52.23. – Hôtel du Morvan (hôtel restaurant) Tél. (85) 82.51.06. – Hostellerie morvandelle (restaurant). Tél. (85) 82.50.05.

Cafés Boucheries Boulangeries Epiceries Pharmacie Garage
Pompes à essence Droguerie.

Médecin (Dr Girain) Tél. (85) 82.50.92. – Gendarmerie Poste Terrain
de camping gratuit.

A Saint-Prix :

Restaurant, M. Rob Tél. (85) 82.55.10. – Pompe à essence. – Café.

A Glux :

Foyer de ski de fond et gîte d'étape (s'adresser à la Mairie). – Mairie Tél. (86) 78.62.85. – Restaurant « La Petite Auberge » Tél. (86) 78.60.19. – Cafés.

Au Puits :

Café. – Pompe à essence.

A Larochemillay :

Hôtel de la Tour (hôtel, restaurant) Tél. (86) 30.09.18. – Café Epiceries
Boulangerie. – Poste.

A Autun :

Office du Tourisme : 3, avenue Charles Charles-de-Gaulle - Tél. (85) 52.20.34.

A Château-Chinon :

Office du Tourisme : Porte Notre-Dame Tél. (86) 85.06.58.

VIII BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE.

La bibliographie du Beuvray effectuée à ce jour, comporte plus de deux-cents titres sans compter plus d'une centaine d'ouvrages manuscrits. Tous ces ouvrages décrivent les fouilles et le matériel découvert. Le plus grand nombre d'articles se trouve dans les Mémoires de la Société Eduenne. Bulliot fournit dans chaque livraison un compte-rendu exhaustif de sa campagne avec plans et figures.

En 1899, il regroupe tous ses articles, précédés d'une courte introduction, en deux forts volumes, sous le titre : « Fouilles du Mont-Beuvray (ancienne Bibracte) de 1867 à 1895 » Ce n'est pas une synthèse mais une simple juxtaposition de rapports de fouilles précédemment écrits ; il y adjoint un album de planches photographiques retouchées qui présentent les grandes séries d'objets. C'est encore la source des connaissances du matériel de Bibracte, pour la plupart des chercheurs actuels.

La même année, Déchelette publie l'inventaire des monnaies recueillies : « Inventaire général des monnaies antiques recueillies au Mont-Beuvray de 1867 à 1898 » dans la Revue Numismatique et dans les Mémoires de la Société Eduenne.

Les fouilles suivantes paraissent en une seule fois dans « Les Fouilles du Mont-Beuvray de 1897 à 1901 » dans les Mémoires de la Société Eduenne.

Déchelette réalise plusieurs synthèses du site. En 1901, il écrit le premier essai de comparaison entre les oppida des deux extrémités de la Celtique, dans son article « Le Hradish de Stradonic en Bohême et les fouilles de Bibracte ». L'année suivante il donne une « Note sur l'oppidum de Bibracte et les principales stations gauloises contemporaines ».

D'autre part, il publie en 1903, « Un Guide du touriste et de l'archéologue au Mont-Beuvray et au Musée Rolin » qui résume d'une façon magistrale tout ce qu'on pouvait en dire à son époque.

Il n'est pas possible de donner ici une bibliographie critique détaillée du sujet, nous nous contenterons d'indiquer seulement quelques grands titres fondamentaux :

- GRENIER A. 1934 Manuel d'archéologie, Ed. Picard.
- DECHELETTE J. 1927 Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine, T. IV : Second Age du Fer ou époque de La Tène, 2^e édition, Ed. Picard.
- DUVAL P.M. 1971 La Gaule jusqu'au milieu du V^e siècle, les sources de l'histoire de France, des origines à la fin du XV^e siècle, Ed. Picard.
- DUVAL P.M. 1976 Les dieux de la Gaule, Ed. P.U.F.

- DUVAL P.M. 1952 La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine (1979).
- KRUTA V. Les Celtes 1976 Ed. P.U.F. Que sais-je ?
- KRUTA V. et SZABO M. 1978 Les Celtes, Ed. Hatier.

Citons aussi pour leur importance, en Anglais :

- CUNLIFFE B. et ROWLEY T. 1976 Oppida in the beginnings of urbanisation barbarian Europe. Papers presented to a conference at Oxford, October 1975 B.A.R. supplementary series II.
 - FILIP J. 1960 Celtic civilisation and its heritage Ed. Artia, Prague.
- et n'oublions pas non plus :
- ADOLPHE J.P. et DESMANEGES-LORENZ J. 1974 Géologie buissonnière en Morvan.
 - ROBBE G. 1981 Principaux caractères de la végétation du Mont-Beuvray Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle d'Autun, n° 96.
 - ROBBE G. 1974 Etude sur les végétations du Morvan Sud Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle d'Autun, n° 71.

ILLUSTRATIONS:

Couverture, mise en page : D. Bertin.

Cartes : I.G.N.

Dessins, photos, cartes, n°s 1, 3, 4, 5, 7, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 26, 28, 29, 30, 37 : D. Bertin.

9, 10 : Mémoires de la Société Eduenne.

11 : Album de Bulliot. Société Eduenne.

16 : coin monétaire : A. Duval.

20 : Ph. Barral.

25 : Cl. Rolley.

Les objets photographiés et dessinés sont au Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain-en-Laye et au Musée Rolin à Autun.

Le dessin de sanglier en bronze provient de l'ouvrage de Morellet, Barat et Bussièrre : « Le Nivernais, album historique et pittoresque » 1838, 1840.

IX. - BIBRACTE

GEOGRAPHISCHE LAGE. – Die Lage selbst des Mont Beuvray bietet eine Anzahl gewisser Vorteile :

- Es ist ein erhöhter Berg von dem man gut die Umgebung überwachen kann und der durch Täler vom restlichen Morvan-Massif abgeschnitten ist.
- Seine Spitze bietet eine bequem bewohnbare Ebene mit zahlreichen Quellen.
- Gemässigt, hauptsächlich durch Westwinde temperiertes Kontinentalklima.
- Durch Täler gelangt man zur Saône-Ebene und damit zu den Tälern des Rhône, der Loire, der Seine und Yonne.
- In der Umgebung schliesslich, findet man eine Menge metall- und mineralhaltige Ablagerungen.

Diese Gegend ist seit der jüngeren Steinzeit und dann von der Bronze – bis zur früheren Eisenzeit besetzt. In der späteren Eisenzeit lassen sich dort Kelten nieder.

GESCHICHTE. – Von Bibracte erfährt man erst durch Cäsar, der es mehrmals in seinen Kommentaren der Gallier-Kriege erwähnt. Den Archäologen bietet Bibracte einen Anhaltspunkt in der Endphase der gallischen Epoche.

Die politische Organisation durch den Kaiser Augustus hat die Gründung Autuns zur Folge und zwar gegen Ende des 1. Jahrhunderts vor oder Anfang des 1. Jahrhunderts nach Christus. Dadurch verliert Bibracte seine Bevölkerung zu Gunsten Autuns und verschwindet endgültig.

KELTEN, GALLIER UND HAEDUER.

Die Kelten sind eine aus Zentraleuropa stammende Bevölkerungsgesamtheit, die sich vom 4. Jh. vor Christus an ununterbrechend, wellenmässig von den Karpaten nach Britannien und vom Mittelmeer bis zum heutigen Polen verbreiten. Man nennt Gallier die Kelten, die das Gebiet Galliens besetzen. Die Haeduer sind ein Volkstamm Galliens.

GALLIEN.

Gallien ist in mehrere unabhängige Volksstämme unterteilt, die befreundet oder verfeindet sind.

Als der Name Bibracte auftaucht, also im 1. Jh. vor Christus, werden einige von Königen regiert und andere erwählen einen Senat unter ihren Edelmännern.

Die Gesellschaft ist in drei Klassen unterteilt :

- Die Druiden, einflussreiche Priester, die die Ausbildung junger Edelmänner betreuen.*
- Die Edelmänner, die die militärische und politische Gewalt besitzen.*

Das Volk mit Handwerkern, Kaufleuten oder Sklaven, die keinerlei Rechte haben.

DIE ZIVILISATION DER OPPIDA.

Den aristokratischen Gesellschaften folgend, entwickelt sich vom 2. Jh. vor Christus über das ganze keltische Europa eine Zivilisation, die mehr auf wirtschaftlicher, kaufmännischer Basis gegründet ist als durch kriegerrische Macht. Man benennt sie Zivilisation der Oppida.

Ein Oppidum ist eine beschützte Stadt in der Ebene oder auf einer Anhöhe errichtet. Sie beschirmt einen bestimmten Stamm und ist ein wirtschaftliches, politisches und religiöses Zentrum.

Cäsar sagt, dass Bibracte bei weitem das grösste und reichste Oppidum der Aeduer ist (... oppido haeduerum longe maximo et copiosissimo.).

DIE HAEDUER.

Am Ende der gallischen Epoche sind die Aeduer eins der grössten Völker Galliens. Seit dem 2. Jh. vor Christus sind sie mit den Römern verbunden und von mehreren lateinischen Autoren « Brüder Roms » benannt.

Im Jahre 58 vor Christus bitten die Haeduer Rom um Hilfe, um sie einerseits in der Verteidigung gegen die Helvetier und andererseits gegen die Germanen zu unterstützen.

Cäsar eilt ihnen zu Hilfe ; benutzt die Gelegenheit Gallien zu Erobern, unter dem Vorwand die Ordnung aufrecht zu erhalten. Die Aeduer müssen wohl oder übel an Cäsars Seite an diesem Krieg teilnehmen, versuchen sich dann aber allmählich zurückzuziehen und schliessen sich der Koalition der gallischen Stämme sobald wie möglich an.

Vercingetorix wird zum obersten Führer der gallischen Armee in Bibracte ernannt. Nach dem Sturz von Alesia im Jahre 52, erkort Cäsar selbst mit einem Teil seiner Legionen Bibracte zum Winterquartier aus und beginnt dort seine Kommentare zu schreiben.

DIE ARCHÄOLOGISCHE ERFORSCHUNG.

Mit den Jahrhunderten erlischt die gallische Stadt im Gedächtnis der Menschen und fast alle Historiker halten Bibracte für Autun. Nur die populäre Tradition erinnert sich einer Stadt auf dem Mont Beuvray. Erst im 19. Jh. schenkt Bulliot, ein in Geschichte vernarrter Bürger Autuns, dieser Tradition Gehör und entdeckt Bibracte neu.

Dank der finanziellen Hilfe von Napoleon III. durchforscht er die Gegend von 1867 bis 1895. Trotz der sehr rudimentären Ausgrabungsmethoden, – die Archäologie steht im Anfangsstadium, – konnte Bulliot seiner Zeit gemäss das Hauptsächlichste entdecken.

Anschliessend leitet sein Neffe Déchelette bis 1901 die Ausgrabungen und legt sein bekanntes, noch heute benutztes, archäologisches Lehrbuch auf.

Trotz der vielen Arbeitsjahre konnten Bulliot und Déchelette nur einen kleinen Teil der Gegend erforschen, die weiterhin ein Schlüssel der europäischen, keltischen Altertumswissenschaft bleibt.

Fast alle Gegenstände sind im Museum der Antiquités Nationales in Saint-Germain-en-Laye und im Rolin-Museum in Autun ausgestellt.

BIBRACTE IN GALLISCHER ZEIT UND HEUTE.

Am Ende der späteren Eisenzeit, der letzten Phase der gallischen Zeit, wird die ursprüngliche Festung das reichste Oppidum des Haduerlandes. Das Oppidum ist von einer fast fünf Kilometer langen Stadtmauer im Stil « Murus Gallicus » umgeben. Dieser Wall, 3-4 m breit und 6-8 m hoch, birgt ein übereinander und sich kreuzendes Holzgerüst in sich um quadratische Kästen zu bilden, die mit Steinen und Erde gefüllt sind. Die Aussenwände sind aus Steinen und in regelmässigen Abständen erscheinen querlaufende Balkenabschnitte.

Heute erscheint er wie eine breite, mehr oder weniger bewucherte Böschung, jedoch leicht erkennbar. Man erkennt ihn gut beiderseits der Porte Rebout. Davor befindet sich ein ausgetrockneter Graben.

Vier Tore, alle im gleichen Stil erbaut, existieren. Jedes Wallende knickt im graden Winkel nach innen ab. Man nennt sie « Zangentore » oder nach innen eingebogene Flügeltore. Der rechte Flügel der Porte Rebout ist noch auf der anderen Seite des Hohlweges, rechtsseitig, leicht erkennbar.

Der linke Flügel ist fast völlig bei der Erbauung der Strasse zerstört worden.

Das Tor durchschritten, findet man links die « Come Chaudron » und rechts den « Champlain ». Es handelt sich um die Viertel der Metallhandwerker wie Schmiede, Bronzierer, Glasierer usw... Die Häuser waren mit Lehm verkleidet und Holzarmatur, manchmal mit einem Steinunterbau versehen. Sie waren entweder mit Stroh oder römischen Ziegeln bedeckt.

Oberhalb der Cagnote Kreuzung erreichen wir die Wohnviertel des oberen Standes von Bibracte. Die Häuser sind im Stil Roms und nach römischen Plänen mit « Atrium » und Peristyl erbaut.

Einige stammen aus der gallischen Endepoche und wurden vielleicht vor oder während der Eroberung erbaut.

Etwas weiter, verengt sich die Strasse zu einem Weg, und wir kommen zur Chaume. Dies war der Markt, das Hauptzentrum des Oppidum.

Heute findet man dort ein Denkmal zur Erinnerung an Bulliot, eine Orientierungstafel und einen Plan des Oppidums. Den Weg weiter rechts verfolgend, erreicht man eine im letzten Jahrhundert erbaute, kleine Kapelle. Sie ist dem heiligen Martin gewidmet und befindet sich genau an der Stelle eines Tempels der gallisch-römischen Epoche.

Weiter führt der Weg unter grossen, verschlungenen Buchen entlang bis zur Terrasse. Es handelt sich um eine quadratische, geweihte Einfriedung, « Vierecksschanzen », eine Art Tempel unter freiem Himmel von einem Wall umgeben und einer Holzwand erhöht. Wir wissen kaum etwas über die religiösen Zeremonien der Druiden, ausser, dass man immer in diesen heiligen Einfriedungen Opferaltäre findet.

Einige zehn Meter weiter, unterhalb der Terrasse, gegen Süden, stossen wir wieder auf den Stadtwall. Wir haben das Oppidum in seiner ganzen Länge durchquert.

Die vom Berg hinunterführende Strasse ist modern. Lassen Sie sich also nicht vom Schild « Les Grandes Portes » täuschen, es ist irrtümlicherweise da. Die grossen Tore befinden sich in Wirklichkeit viel weiter westlich. Man erreicht sie leicht, indem man die Strasse des Walles oder den Graben verfolgt. Sie befinden sich an der Kreuzung der Stadtmauer und des Weges, der rechts zur Strasse ansteigt. Allerdings besteht das « zangenähnliche » Verteidigungssystem an dieser Stelle nicht mehr. Von den grossen Toren hat man eine sehr schöne Sicht auf den Morvan und besonders auf den Mont Preneley, wo die Yonne entspringt.

Ein gallisch-römischer Tempel auf einem keltischen Platz erbaut, wird dort augenblicklich erforscht.

X. - BIBRACTE

From a geographical point of view the Mont Beuvray presents a certain number of advantages :

- It is a high hill from which the surrounding countryside can be watched easily, and it is separated from the Haut-Morvan range by numerous valleys.*
- Its summit is crowned by a kind of plateau rich in springs and very convenient for settlers.*
- Its climate is continental but not in the extreme, tempered as it is by the prevailing West winds.*
- The surrounding valleys make communication easy with the river Saône and consequently with the Rhône, the Loire, the Seine and the Yonne rivers.*
- Many metal and mineral veins are to be found in the vicinity.*

The site was occupied from as early as the neolithic period, then during the bronze age and the first iron age. Finally, during the second iron age Celts came to settle there.

The first time that Bibracte was referred to was in Caesar's « Commentaries on the War of the Gauls » in which he mentioned it several times, thus making it part of written History. For the Archaeologist it is the reference point for the last phase of the Gaulish period.

The organisation policy adopted by the Emperor Augustus in Gaul had led to the creation of Autun towards the end of the 1st century B.C. or the beginning of the 1st century A.D. At that time the population of Bibracte left for Autun and with it Bibracte disappeared forever.

CELTS, GAULS AND EDUENS.

The Celts are a group of peoples who came from Central Europe in successive waves as early as the 6th c. B.C. and spread from the Carpathian Mountains to the British Isles and from the Mediterranean to where Poland is today.

- We call Gauls the Celtic tribes which occupied the territory of Gaul.*
- The Eduens were one of the tribes in Gaul.*

GAUL.

Gaul was divided into several nations of independent peoples, all either allies or oponents. When Bibracte was first referred to in 1st c. B.C. some of these peoples were ruled by kings, while others had a senate elected from the nobility.

Society was divided into three classes :

The druids : powerful priests who also assumed the education of the young noblemen.

The nobility : the military and political power was in their hands.

The common people : craftsmen, tradespeople and slaves who had no political rights.

THE CIVILISATION OF THE OPPIDA.

In the 2nd c. B.C. a civilisation which derived its power from economy and trade rather than from war spread throughout the whole of Celtic Europe taking the place of the aristocratic society which existed previously. This new type of society is referred to as « The Civilisation of the Oppida ».

An oppidum is a fortified town in a plain or on a plateau ; it shelters a well established population and is an economic, political and religious center. « Bibracte » said Cesar, « is the most important and the richest oppidum of the Eduens » (... oppido haeduorum longe maximo et copiosissimo...).

THE EDUENS.

At the end of the Gaulish period, the Eduens were one of the most powerful peoples in Gaul. They had been allies of Rome since the 2nd century B.C. Several Latin authors called them « Brothers of Rome ». In 58 B.C. they looked to Rome for help to fight against the Helvetians and later against the Germans. Caesar came but made use of his presence there to conquer Gaul under the pretext of keeping the peace. The Eduens were drawn into this war as allies of Caesar but tried to get out of it little by little and eventually joined the coalition of Celtic tribes as soon as they got the opportunity of doing so. Vercingetorix was elected high chief of the Gaulish armies at Bibracte. After the defeat of Alesia in 52 Caesar took up winter quarters in Bibracte with some of his legions, and while there he began writing his commentaries.

ARCHAEOLOGICAL EXPLORATION.

With the centuries the Gaulish town was forgotten, and most historians thought of Bibracte as being Autun and the memory of a Gaulish town lived on only in popular tradition. In the 19th century, M. Bulliot, a citizen of Autun, very interested in ancient history, lent an ear to this tradition and rediscovered Bibracte.

Thanks to the financial aid allotted by Napoleon III he was able to undertake the excavation of the site from 1867 to 1895. Despite rudimentary digging methods, archaeology was coming into its own and Bulliot discovered the essentials as best he could with the means at his disposal at that time. Later, his nephew, Déchelette continued excavations on the site until 1901 and then published his famous manual of archaeology which is still in use today.

Despite their many years' work, Bulliot and Déchelette only excavated a small area of the site which still remains one of the keys of European Celtic archaeology.

Most of the objects found on the site can be seen in the Musée des Antiquités Nationales at Saint-Germain-en-Laye and at Autun in the Musée Rolin.

BIBRACTE DURING THE GAULISH PERIOD AND TODAY

At the end of the second iron age during the last phase of the Gaulish period, this rather primitive fortress became the richest oppidum of the Eduen country. The oppidum was surrounded by about 5 km of wall of the type called « murus gallicus », three to four metres thick and six to eight metres high. This wall or rampart was reinforced by huge beams superimposed and crossed in such a way as to form quadrangular boxes filled with earth and stone. The facing was made of stone and here and there the section of the cross beams could be seen. Today it forms what looks like an embankment more or less covered in vegetation though still visible. It is easy to distinguish it on either side of the Porte du Rebout with a dry moat in front of it. There are four gates, each built in the same way ; each section of the rampart is turned inwards forming a right angle. They are called « Tenaille gates » or entrances with folding angles.

It is still possible to see the right wing of the Porte du Rebout on the other side of the path, on the right hand side of the road. The left wing was almost totally destroyed when the road was built. Once you go through the gate you have the « Come Chaudron » on your left and on your right the « Champlain » which was the quarter where the blacksmiths, bronze founders, metal-workers and enamellers worked. The houses were made of wooden framework daubed in clay and the foundations were sometimes laid in stone. Roofs were thatched or tiled.

Beyond the crossing of the Cagnote we come to the residential area of the nobility of Bibracte. The houses were built in the Roman way and according to Roman plans with « Atrium » and peristyles. Some of them date back to the end of the Gaulish period and may well have been built before or at the time of the conquest of Gaul.

The road gives way eventually to a pathway and we come to the Chaume which was the main market square of the oppidum. Today you can see a monument erected to the memory of Bulliot, a panoramic table, and a plan of the Oppidum. If you follow the path to your right you will come to a small chapel built during the last century. There had been a small oratory there previously, dedicated to Saint Martin and before that again stood a Gallo-Roman temple.

The path then leads to the Terrace, a place covered with tall twisted beech trees. This square enclosure is a sort of open air temple surrounded by a ramp and topped by a wooden wall. We know practically nothing about the religious ceremonies of the druids other than the fact that in this type of sacred enclosure there are always sacred wells there for offerings.

Less than 100 m. below the terrace and going southwards, we come to the rampart again : we have now crossed the whole length of the oppidum. The road leading down from the top of the oppidum is a modern one so don't let yourself be mistaken by the road-sign saying « Les Grandes Portes » which is in fact a misnomer. The « Grandes Portes » are situated more to the west and it is easy to reach them if you follow either the top of the rampart or the moat ; they stand at the intersection of the rampart and the path which leads up to the road on the right, but the defense system has disappeared from here.

From the « Grandes Portes » you have a very fine view of the Morvan and particularly of the Mount Préneley where the river Yonne rises. A Gallo-Roman temple built on a Celtic site is being studied there at the present time.

Traduction de G. BAGAGE.

Editions d'Art et d'Histoire, G. MÉTRA
13, Grande-Rue Chauchien 71400 AUTUN
Dépôt légal : Juillet 1982

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE MARCELIN
A AUTUN
JUILLET 1982

